

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

Le Grand-Val, le territoire du XVIIIe à nos jours

Le nom de Grand-Val, attesté dès les documents de la fin du Moyen Age, vient sans doute de la vallée creusée par le Morbras, affluent de la Marne. Il a désigné d'abord une grande ferme, proche du moulin de Touillon, puis à partir de la fin du XVIe siècle la demeure seigneuriale qualifiée de château au milieu du XVIIe siècle. Par extension, le nom désigne l'ensemble du quartier qui s'est développé autour de la ferme et du château.



1 Carte de l'abbé de La Grive (1740)

L'abbé Jean de La Grive (1689-1757), prêtre lazariste, géographe attiré de la Ville de Paris, a dessiné en 1740 une carte de Paris et de sa banlieue. Sur la carte de Sucey, sont représentés le château, le parc et la ferme de Grand-Val, nettement séparés du village par le château des La Live (actuel château de Sucey).

2 Carte de Cassini (1756)

César-François Cassini de Thury, héritier d'une famille de cartographes, a constitué en 1756 une Société de la Carte de France, pour financer en 180 feuilles, la réalisation de la première carte de base du royaume, qui s'est échelonnée pendant plus de trente-cinq ans. L'extrait ci-dessus montre que le Grand-Val n'est encore qu'un château et un parc, proches du Morbras, mais éloignés du centre du village.



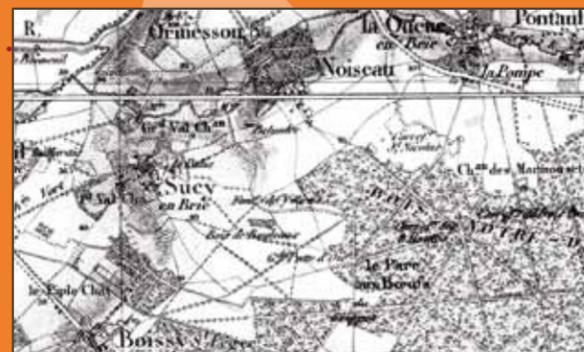
3 Cadastre Napoléon (1811)

Sur le plan, le château et son parc, la ferme à cour carrée et le moulin de Touillon sont rigoureusement représentés.



4 Carte d'État-major 1840

La carte montre bien le relief, le point haut de Sucey et le creux que constitue la vallée du Morbras. Le château de Grand-Val est encore nettement séparé du bourg ancien de Sucey.



5 Plan du Grand-Val (1852)

Ici encore le château et son parc, la ferme et le moulin de Touillon sont nettement séparés du parc du château de Sucey, par la rue du Grand-Val. Le quartier est encore totalement inhabité.

6 Carte de 1924

Quelques maisons apparaissent autour du château et de la ferme de Grand-Val. Le lotissement n'en est qu'à ses débuts.



7 Vue aérienne du Grand-Val (mai 1933, Institut Géographique National)

Cette vue montre les premières conséquences du lotissement: des pavillons qui apparaissent au long des rues tracées sur le plan de 1914. Le château est encore intact, ainsi que la ferme. De grands espaces verts non encore lotis subsistent.

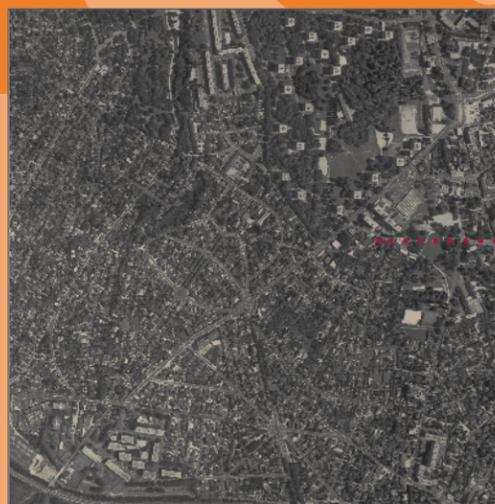
8 Vue aérienne du Grand-Val (août 1961, Institut Géographique National)

En trente ans, la densité pavillonnaire s'est notablement accrue. Le château a disparu; n'en subsiste qu'une aile transformée en pavillon. La ferme possède encore tous ses bâtiments, occupés par des commerces. Les tours de la Cité verte occupent déjà le parc du château de Sucey.



9 Vue aérienne du Grand-Val (juillet 1990, Institut Géographique National)

Tout le quartier est désormais densément occupé. A côté des tours de la Cité verte, apparaissent les bâtiments de la Fosse Rouge. La ferme de Grand-Val a perdu une partie de ses bâtiments et la cour a été transformée en un jardin « à la française ».



LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

Le Grand Val (XVe s. -vers 1750)

Avant le château, avant même la ferme de Grand-Val, les sources évoquent d'abord le moulin de Touillon, vraisemblablement construit dans les derniers siècles du Moyen Age, sur une déclivité du Morbras. Entre la fin du XVe siècle et le milieu du XVIIIe siècle, deux familles sont successivement en possession du domaine du Grand-Val.

LES REBOURS

Dès 1464, un certain Jacques Rebours, notaire au Châtelet et procureur du roi, possède au Grand-Val une pièce de terre, qu'il accroît en deux décennies de terres et de vignes. Son petit-fils, Antoine Rebours hérite à la fin du XVe siècle de la totalité de ces biens et se déclare propriétaire en 1499 de « trois quartiers de pré assis au Grand-Val, tenant aux prés du moulin de Touillon ».



Jacqueline Rebours, fille d'Antoine, épouse en 1532 Pierre 1er de Masparrault, greffier de la sénéchaussée de Guyenne, et lui apporte l'ensemble du domaine de Grand-Val.

LES MASPARRAULTE

Pendant deux siècles, le Grand-Val est la propriété de cette famille que Pierre 1er réussit à faire entrer dans la noblesse en 1537. Il se proclame seigneur de Grand-Val, un domaine qui en 1543 consiste « en maisons, manoirs, jardin, étang, moulin à eau ». A sa mort, en 1559, ses trois fils, Pierre II, Gabriel et Martin II se disputent l'héritage. En deux occasions, 1602 et 1622, le domaine risque d'échapper aux Masparraulte, qui réussissent à le conserver grâce à un retrait lignager.

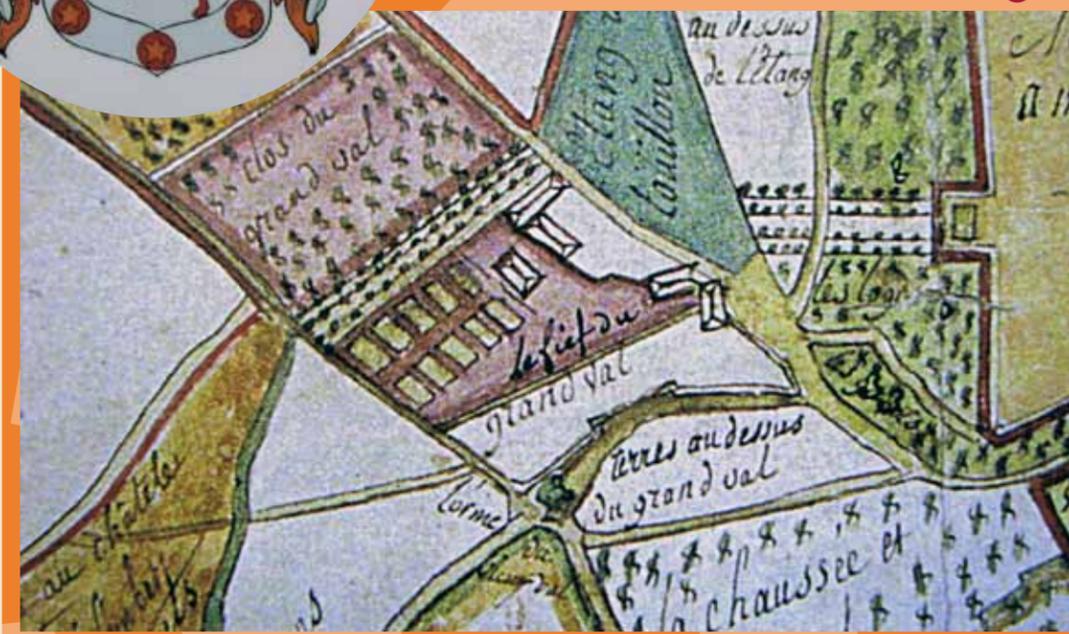
Au début du XVIIe siècle, la terre de Grand-Val comporte « une grande maison, couverte de thuilles contenant cinq travées (environ 20 m.) appliquées à caves, salles, cuisine, plusieurs chambres basses et hautes, greniers au dessus, granges, foulerye, pressoirs dedans, estables à chevaux, fournil, toits à porcs, vollière à pigeons, le tout couvert de thuilles, clos de fossés en partie par le devant à pont dormant,



jardins et vergers allentour...2 arpents et demy de bois de haulte fustaie. Le tout clos de murailles, hayes et fossez contenant le tout 18 arpents (environ 7 ha) ».

La « grande maison » devait être la demeure seigneuriale, qui n'est qualifiée de « château » qu'en 1658. On ignore donc quand fut exactement construit le château, sans doute dans la seconde moitié du XVIe siècle, non sans transformations par la suite. Un inventaire de 1683 nous présente un bâtiment à trois niveaux : au rez-de-chaussée 12 pièces, dont une chapelle et une bibliothèque ; au premier étage six chambres, quatre petits cabinets, une salle de billard ; au second, trois chambres et un grenier.

En 1735, le dernier héritier des Masparraulte vend le domaine à Louis-Charles Charron, au prix de 80.000 livres. Madame d'Aine, belle-mère du baron d'Holbach, l'acquiert en 1754.



1 LA CHUTE D'EAU DU MOULIN DE TOUILLON

2 PIERRE I DE MASPARRAULTE (1501-1559)

3 MARTIN II DE MASPARRAULTE (1543-1602), SEIGNEUR DU GRAND VAL (À SUCY EN BRIE), MAÎTRE ORDINAIRE EN LA CHAMBRE DES COMPTES.

4 BLASON DES MASPARRAULTE

5 GRAND-VAL : PLAN DE 1764

6 LA FERME DE GRAND-VAL

7 LE CHÂTEAU DE GRAND-VAL : FAÇADE PRINCIPALE

8 LE CHÂTEAU DE GRAND-VAL : FAÇADE SUR LE PARC

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

De nouveaux propriétaires du Grand Val Les d'Aine en 1754

UNE FAMILLE FRANCO-ALLEMANDE

En 1754, Louis-Charles Charron vend le château et le domaine du Grand Val à Nicolas d'Aine et à son épouse Suzanne Westerbourg. La demeure est en bon état mais le parc demande à être réaménagé. Le baron d'Holbach, gendre du couple, dira quelque temps plus tard : «Je voudrais bien que le Charron revoit son jardin.»

Comme son nom l'indique, Nicolas d'Aine était un gentilhomme français mais Suzanne Westerbourg une Allemande née dans le Palatinat. De cette union sont issus un garçon et deux filles. Leur gendre Paul, baron d'Holbach, était également Allemand et Palatin.

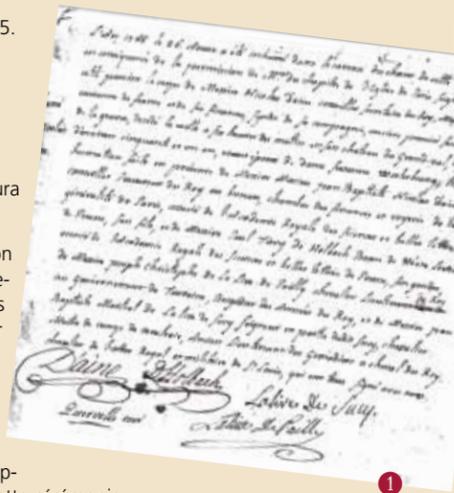
La famille d'Aine-d'Holbach conservera le Grand Val jusqu'en 1785.

DECES DE NICOLAS D'AINE TRANSCRIT LE 26 AOÛT 1755 SUR LES REGISTRES PAROISSIAUX SUCYCIENS

Jean-Baptiste Nicolas d'Aine (le dernier prénom étant l'usuel) n'aura pas profité de sa seigneurie du Grand Val acquise un an plus tôt !

Il était né en 1704 de Marius d'Aine et de Marie de Montigny, son épouse. Son très court séjour à Sucy fait que l'on ignore pratiquement tout de son existence. Il était conseiller, secrétaire du roi Louis XV et de ses finances, syndic de sa compagnie, ancien premier secrétaire de la guerre.

Il fut inhumé le 25 août 1755 dans le caveau du choeur de l'église Saint-Martin de Sucy. Outre son fils Marius Jean-Baptiste et son gendre Paul Thiry d'Holbach, on remarque que les propriétaires du château de Sucy, Joseph Christophe Lalive de Pailly et Jean-Baptiste Martial Lalive de Sucy, voisins et relations, furent témoins à cette cérémonie.



LA TRUCULENTE MADAME D'AINE

Comme cinquante ans plus tôt sa compatriote la princesse palatine, épouse de Monsieur frère du roi, Suzanne Westerbourg, veuve de Nicolas d'Aine, alliait générosité, verdeur de langage et sincérité.

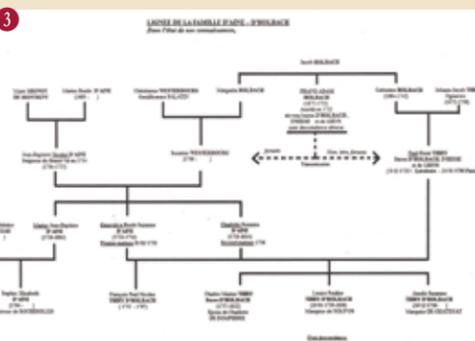
Elle naquit à Spire en 1706 de Christianus Westerbourg, gentilhomme palatin, et de son épouse Margarita Holbach. Celle-ci était soeur de Catherine-Jacoba Holbach, mère de Paul Thiry, futur baron d'Holbach qui deviendra par deux fois gendre de Suzanne d'Aine, sa cousine germaine. Aucune précision concernant l'arrivée en France de cette dernière, sans doute peu de temps avant son mariage. On s'est beaucoup gaussé de ses erreurs de vocabulaire (scolopie pour encyclopédie, chimicien pour chimiste) sans tenir compte de son origine germanique.

En tout cas Madame d'Aine fait l'unanimité sur un point «elle était extrêmement généreuse et se dépensait sans compter pour ses invités.» Diderot la qualifie de «meilleure femme du monde, c'est la prévenance en personne.» Et Madame Geoffrin de surenchérir «tant son attention continuelle pour nous autres fainéants (la) tenait un pied levé et l'autre en l'air.»

Quant aux «folies» de cette femme à sa «gaieté baroque», à ses incartades, à son franc-parler, vous les découvrirez sur les panneaux suivants (N° 12 et 13) ayant trait à la vie au Grand Val. On ne possède aucun portrait de Madame d'Aine mais Diderot la décrit «grasse, blanche et potelée.»

«MON FILS D'AINE» (DIDEROT)

C'est ainsi que Diderot appelait JEAN-BAPTISTE D'AINE (1730-1806), véritable fils de Nicolas d'Aine et de Suzanne Westerbourg. Denis reprendra cette expression chaque fois qu'il parlera de lui. Marius devait être véritablement attachant pour mériter pareille appellation, bien que dans un courrier Diderot le qualifie de «monotone». Néanmoins ce «monotone» a parfois une conduite inattendue. Au Grand Val quinze convives sont à table lorsqu'il se met à arracher les poils du bras de sa charmante voisine Madame de Charmois qui proteste ainsi que Madame d'Aine : «Qui est-ce qui a jamais épluché une femme à table ?» Diderot est hilare : «Les larmes m'en tombaient des yeux et j'ai cru que j'en mourrais.» De façon plus traditionnelle Marius d'Aine accompagné de d'Holbach rend visite au voisinage, notamment à l'ancien ministre Germain-Louis de Chauvelin (1685-1762), propriétaire de Gros-Bois.



Marius d'Aine a épousé Anne-Marie de Montjay, de dix ans sa cadette. Le couple donnera naissance à une fille Sophie-Elisabeth, née en 1764, qui s'unira au vicomte Anne Michel Louis de Roncherolles. Ajoutons que Marius était procureur du roi au bureau, chambre des finances et voyerie de la généralité de Paris et surtout membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Prusse. Il est reçu maître des requêtes en 1757. Il n'habite plus le Grand Val en 1767 mais y retourne souvent. Diderot ironise : «Mon fils d'Aine court à toutes jambes après l'intendance d'Auche (Auch) qu'il dédaigne comme le renard les raisins verts.» En fait il obtiendra réellement l'intendance de la généralité de Tours plus prestigieuse.

DEUX SOEURS POUR UN BARON

Geneviève et Charlotte, filles de Nicolas et Suzanne d'Aine, épousèrent successivement leur cousin issu de germain Paul, baron d'Holbach. Comment en est-on arrivé à cette situation ?

GENEVIEVE BASILE SUZANNE D'AINE, était née en 1723, comme son époux. Mariée à d'Holbach en 1750, elle lui donna un fils François Paul Nicolas Thiry d'Holbach (1753-1797). Par malheur la jeune femme (31 ans) s'éteignit en 1754 ; le baron était très affecté et ses amis s'effrayaient de son chagrin. Sans posséder son portrait, nous savons qu'elle était très jolie. Rousseau disait «qu'elle était douce et aimable». Diderot regrettait sa disparition en ajoutant qu'elle protégeait les domestiques «en les couvrant de sa robe».

CHARLOTTE SUZANNE D'AINE, née en 1733, épousa à son tour le baron en 1756 après dispense du pape. Diderot la décrit en usant de superlatifs. Elle est d'une «figure agréable, a du discernement, joue du luth, de la mandore, emploie son temps à s'instruire et broder» ; elle témoigne «beaucoup d'estime» au philosophe. Cependant, malgré son allure réservée, la belle Charlotte est fort courtisée par nombre d'invités. Grimm s'en entiche aussi au grand déplaisir de sa maîtresse en titre : «Madame d'Holbach s'est fait un amusement de la peine de Madame d'Epinaï et par une coquetterie tout à fait déplacée a redoublé d'amitié pour Grimm à mesure qu'elle s'aperçoit que cette familiarité (la) tourmente.» (Diderot). Le baron averti par un «indiscret» tempête : «Madame vous ne savez ni vous défendre ni crier, vous êtes de toutes les femmes que je connaisse la plus propre pour un viol et la moins propre pour une jouissance.» Denis assure à Sophie qu'il est «gardé» face à cette séductrice pleine d'esprit». Dit-il tout ce qu'il ressent à son égérie ?



LE PERIL DE LA TOILETTE DE LA BARONNE

Les jeunes beautés de la bonne société se plaisaient à accueillir leurs admirateurs durant leur toilette lorsqu'elles se faisaient farder et coiffer. Elles pouvaient ainsi qu'elles pouvaient se montrer au naturel sans perdre de leur éclat.

Comme il était dur pour le quinquagénaire Diderot de se confronter à l'intimité attractive de la baronne Charlotte d'Holbach, jolie femme de trente ans.

«J'ai fait par hasard l'essai du péril de sa toilette ; et ma foi c'en est un pour un homme dont l'âme n'est pas aussi bien gardée que la mienne. Je ne saurais vous expliquer ce que c'est ; c'est une coquetterie si déliée, si aisée, si naturelle ; c'est un art si imperceptible d'engager, de se montrer, de se cacher, de se faire valoir ; ce sont des propos qui ne sont pas doux mais qui touchent de si près à la douceur, à la tendresse ; c'est une manière de regarder, de parler, de s'incliner ; elle est si fort de vos amis ; elle inspire tant de confiance : c'est un mélange si extraordinaire de familiarité et de décences. Ses yeux prennent tant d'intérêt à ce que vous dites que je ne suis point étonné qu'on s'y dérange la tête.»

LES PETITS CHÂTELAINS DU GRAND VAL

Les deux soeurs, épouses successives du baron d'Holbach lui avaient donné quatre descendants, d'abord en 1653 un garçon François fils de Geneviève, puis un autre garçon Charles-Marius ainsi que deux filles Louise-Pauline et Amélie-Suzanne, enfants de Charlotte.

Diderot était très sensible au charme de l'enfance et, malgré ses absences, il fut un père attentif pour sa propre fille Angélique. En septembre 1760 il se rend à Chennevières avec la baronne chez la nourrice des deux fillettes d'Holbach : «L'aînée est belle comme un chérubin. C'est un visage rond, de grands yeux bleus, des lèvres fines, la bouche riante. La cadette est un peloton d'embonpoint où l'on ne distingue que du blanc et du vermillon.» Ce même mois Charles-Marius est en visite au château : «Le petit bonhomme de la baronne est venu nous voir. Il a l'air doux et fin. Je crains qu'il ne boite un peu. La baronne est bien la meilleure petite mère du monde. Notre gros baron, lui, ne sent rien pour les enfants. Il est ennuyé avant qu'ils soient venus et après.» En septembre 1767 «les petits garçons et petites filles» semblent vivre à demeure au château.

Des deux filles d'Holbach, Louise devint marquise de Nolivos et Amélie, marquise de Chantenay. Quant aux garçons ils eurent pour précepteur le fameux mathématicien Joseph Louis de Lagrange avant d'accéder, l'un à la magistrature, l'autre à la carrière militaire.



LES «GENS» DU CHÂTEAU

Par «gens» on entendait, bien-sûr, la domesticité des d'Aine et d'Holbach, certainement importante compte tenu des réceptions et repas organisés au Grand Val.

Elle comprenait aussi le personnel affecté à l'entretien du parc et du domaine.

Seul Diderot a fait mention de quelques-uns de ces personnages :

- Mademoiselle ANSELME, femme de chambre de Madame d'Aine et la plus souvent citée. «L'innocence, la pudeur et la timidité même» selon Denis Diderot. Elle avait de plus «un si joli visage et était fort dévote». Autant de caractéristiques qui dans l'environnement baroque et débridé du Grand Val donnaient prise à une moquerie parfois peu charitable. Le baron «l'avait prise en grippe», heureusement la baronne atténuait ses réactions.

- BERLIZE, à la fois intendant de Madame d'Aine, du Baron et secrétaire de Marius d'Aine. De confession israélite il indisposait parfois d'Holbach qui le traitait de «bagueaudier», par contre Diderot appréciait qu'il portât ses lettres à Sophie et lui rapporte les siennes. Berlize jouait inconsidérément et s'emportait lorsqu'il perdait, ce qui amusait les invités.

- Antoine et Catherine VACQUEZ, meuniers du moulin de Touillon.

Diderot connaissait surtout leur chien TAUPIN, dont il a décrit les amours. C'était un couple de paysans fort riches. Le compte-rendu d'un vol perpétré en 1781 en témoigne (vêtements de prix, objets d'argent et d'or). A cette date Madame d'Aine était toujours propriétaire du moulin.

Les gens du château rencontraient parfois les domestiques d'autres demeures nobiliaires, telles le Piple, lors de festivités dominicales.



1 ACTE DE DECES DE NICOLAS D'AINE

2 PORTRAIT D'UNE DAME PAR NATTIER

3 LA LIGNEE D'AINE-D'HOLBACH

4 CHARLOTTE SUZANNE D'AINE, BARONNE D'HOLBACH PAR ROSLIN

5 LA TOILETTE - GRAVURE DE VOYEZ

6 LE DEJEUNER PAR BOUCHER

7 LA BELLE CHOCOLATIERE PAR LIOTARD

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

Paul THIRY, Baron d'HOLBACH, un gendre remarquable mais peu accommodant

L'ETUDIANT ROTURIER

Paul THIRY naît Allemand en 1723 à Edesheim (Palatinat). Son père Johann-Jacob était vigneron ; quant à sa mère, Catherine Jacoba, elle appartenait à la famille Holbach. Leur fils est donc roturier et peu nanti.

Par bonheur il a un oncle Franz-Adam Holbach qui fait fortune à Paris durant la Régence et opte pour la nationalité française. En 1722, il est anobli et devient baron d'Holbach, d'Heeze et de Leens.

Franz d'Holbach n'a pas d'enfant, il décide alors de régenter et financer les études de son neveu Paul qui présente d'excellentes dispositions.

A douze ans Paul est à Paris, il apprend le Français, l'Anglais, les langues anciennes. Il poursuit ensuite sa formation à Liège et acquiert ses goûts pour la philosophie et la nature.

Son cursus se termine à l'université de Leyde (Pays-Bas) où il fréquente beaucoup de scientifiques. Il se passionne pour les mathématiques, la physique, la géologie, la médecine et en sera fêru sa vie durant.

N'oublions pas que c'est à Leyde que Musenbrock inventa la première pile électrique, la fameuse «bouteille de Leyde».



1



2

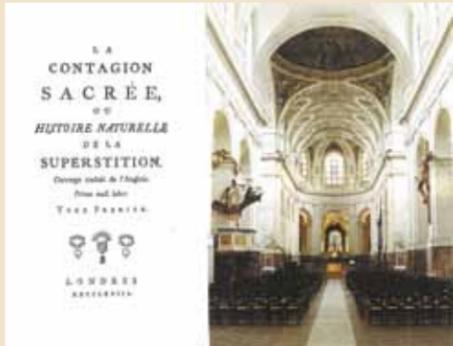
LA PERSONNALITE D'UN HERITIER

Paul THIRY, devenu Français en 1749, épouse l'année suivante, Geneviève, fille aînée de sa cousine germaine, Suzanne d'Aine. En 1753 son oncle Franz-Adam baron d'Holbach décède et lui lègue son nom, son titre et ses fiefs. Quant à son immense fortune, elle est répartie entre Paul et Suzanne d'Aine. Paul d'Holbach dispose de 60.000 livres de rente, ce qui est énorme. (Marmontel qui en possédait la moitié se disait riche.)

Il utilise ses biens avec générosité, surtout vis-à-vis de ses amis penseurs ou artistes en les aidant et en les accueillant. Rousseau qui ne l'aimait pas, évoque pourtant «la grande fortune dont il usait noblement.»

Ses ennemis l'ont souvent taxé de pédantisme, de sinistrose, de manque d'esprit. Ce n'est pas l'avis de Diderot : «Il a de l'originalité dans le ton et dans les idées. Imaginez un satyre gai, piquant, indécent, nerveux au milieu d'un groupe de figures chastes, molles et délicates.»

D'Holbach avait toutefois un caractère affirmé, pouvait être de disposition chagrine, tempétueux, blessant vis-à-vis de tiers, injuste envers les domestiques. Denis Diderot s'efforçait alors de le pondérer et de jouer les médiateurs.



3



4

L'ECRIVAIN ATHEE

D'Holbach était un des hommes les plus incroyables de son temps. Selon lui, «la peur et l'ignorance ont créé les dieux.»

Diderot assure : «L'athéisme était pour lui la base de toute vertu». Il reproche aux religions leurs faussetés, leurs intolérances. Dans une monarchie de droit divin, la religion du roi est celle de la nation d'où interdits, excommunications, autodafés. D'autre part le clergé est le premier propriétaire foncier du royaume et il n'est pas soumis à l'impôt. Le baron élabore un «système de croyances conforme aux données réelles de la nature et utile à l'homme et à la société.» L'influence des théories de Buffon est pour lui déterminante.

D'Holbach, soumis aux critères sociaux de son époque, préconise une forme de monarchie constitutionnelle où le pouvoir passerait d'une aristocratie de grands possédants à une bourgeoisie entrepreneuriale.

Le premier ouvrage de d'Holbach paraît en 1751. Tous sont édités sous des noms d'emprunt ou anonymement à Londres ou Amsterdam. La haine du papisme permet de publier ces brûlots en pays protestant. Ils rencontrent un grand succès et selon Diderot «Il pleut des bombes dans la maison du Seigneur.»

Paradoxe ultime, en 1789 le corps de d'Holbach est inhumé dans un caveau de la chapelle de la Vierge en l'église Saint-Roch à Paris il y rejoint celui de Diderot décédé en 1784.

1 EDESHEIM - RHENANIE PALATINAT
MAISON FAMILIALE DES D'HOLBACH

2 LE BARON D'HOLBACH PAR CARMONTELLE 1766

3 OUVRAGE ANTI-RELIGIEUX DE D'HOLBACH
L'EGLISE SAINT - ROCH OU IL REPOSE

4 L'HOTEL PARISIEN DE D'HOLBACH

5 D'HOLBACH PAR ROSLIN 1785

6 BUFFON PAR CARMONTELLE

7 HELVETIUS PAR CAFFIERI

LES SALONS DE D'HOLBACH, PARIS ET LE GRAND VAL

A Paris le baron accueille Madame d'Aine, sa belle-mère, au Grand Val Madame d'Aine accueille le baron.

L'hôtel d'Holbach était situé 8 rue Royale Saint Roch, maintenant rue des Moulins. Il est intact et a été authentifié par Jacques Hilarret («Connaissance du vieux Paris»). Cet hôtel particulier comporte quatre étages et quatre baies en façade. La cour n'est pas très vaste, mais devait comporter à l'époque remise et écurie pour accueillir un équipage.

Le baron y recevait entre douze et vingt personnes, philosophes, auteurs, médecins, chimistes, le dimanche et le jeudi. Le repas avait lieu à deux heures de l'après-midi, on y débattait de sujets choisis ou l'on improvisait.

Certains jours les propos étaient véritablement iconoclastes, d'où le surnom de «coterie holbachique» donné par ses détracteurs à cet aréopage. Parmi eux Madame de Genlis qui ironisait «le baron avait de la fortune et un excellent cuisinier.» Au contraire l'abbé Morellet est très élogieux : «C'est là qu'il fallait entendre la conversation la plus libre, la plus animée, la plus instructive qui fut jamais.»

L'HOMME DE SCIENCE ET L'ENCYCLOPEDISTE

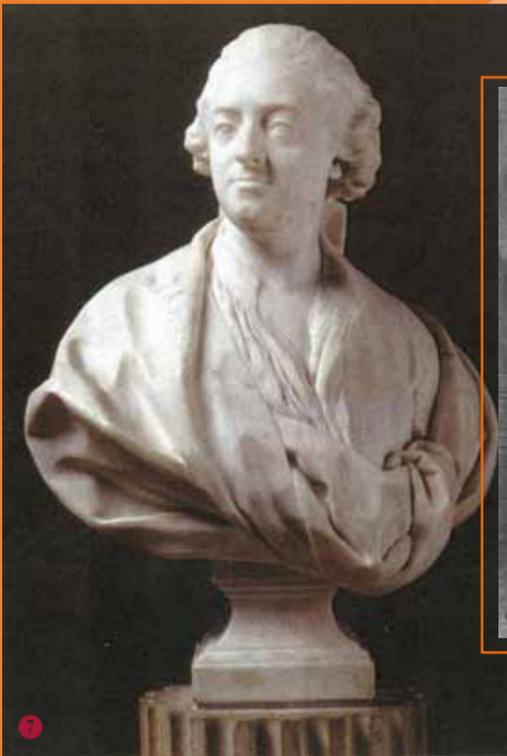
A Leyde d'Holbach avait acquis une masse de connaissances scientifiques et comme il était doué d'une mémoire phénoménale, il fit autorité en de nombreux domaines ... mais toujours avec modestie.

«Je n'ai guère rencontré d'homme plus savant et plus universellement savant que Monsieur d'Holbach, je n'en ai jamais vu qui le fut avec si peu d'ambition même, avec si peu le désir de paraître.» (Grimm)

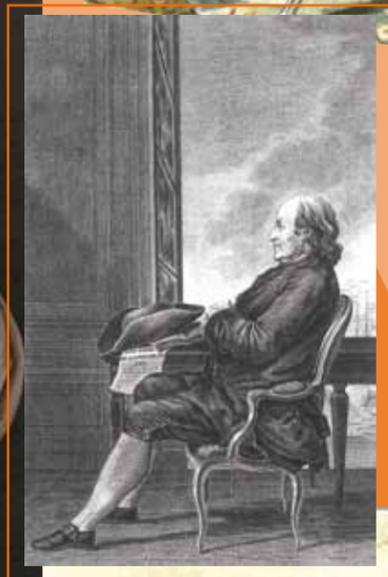
«Je n'ai jamais vu d'homme plus simplement simple.» (Madame Geoffrin)

C'est ainsi qu'à la demande de Diderot, le baron composa 376 articles de l'Encyclopédie portant principalement sur ses domaines de prédilection, les sciences et l'Allemagne.

Quelques thèmes témoignent de cet «immense amas de connaissances» (Angiviller) : cuivre, dictature, diète de l'Empire, étain, filon, fonderie, fossile, Hartz, houblon, kaolin, limon, margrave, métallurgie, missi dominici, commerce oriental, palatin, potasse, guerres puniques, soudure, stathouder, talc, trempe de l'acier, vitriol, volcans...



6



8

QUELQUES FAMILIERS REMARQUABLES DE L'HOTEL D'HOLBACH

A Paris nombre d'invités du baron étaient des personnages éminents. Certains d'entre eux ont aussi été reçus au Grand Val, mais pour beaucoup d'autres on demeure dans l'ignorance.

En effet seul Diderot a signalé dans sa correspondance les hôtes qui ont été accueillis au château et il n'y a séjourné au total que quatre mois environ.

Voici les principaux participants aux réunions parisiennes dont on ne sait s'ils vinrent un jour au Grand Val : l'abbé Morellet ; l'abbé Raynal ; le comte de Creutz, ambassadeur de Suède ; le naturaliste La Condamine ; le médecin Jussieu ; le prince-électeur de Brunswick ; le philosophe Helvétius ; le naturaliste Buffon ; le philosophe anglais Hume ; l'homme politique et savant américain Franklin.



9

8 FRANKLIN PAR CARMONTELLE

9 MORELLET PAR CARMONTELLE

LE GRAND-VAL :

du château

au quartier d'aujourd'hui

Les Commensaux du Grand Val

LES DAMES INVITEES AU GRAND VAL

Certaines d'entre elles sont peu connues, mais furent convives du château en raison de leurs attraits ou des relations qu'elles entretenaient avec les d'Holbach.

Parmi elles Madame de Saint-Aubin, épouse d'un graveur de grand talent et avec laquelle Diderot aimait jouer au tric-trac ; Madame de Charmoy, aux beaux yeux et qui avait de l'esprit ; Madame Rodier, jolie jeune femme mais qui s'habillait mal «comme un oeuf de Pâques» ...

Cependant les invitées les plus fameuses au Grand Val étaient les égéries des philosophes : Madame d'Épinay, Madame d'Houdetot et Madame Geoffrin.

LE TOURNEBRIDE DU GRAND VAL

Avec la ferme adjacente, c'est la seule annexe du Grand Val qui subsiste aujourd'hui.

Elle accueillait voitures, équipages et domesticité des nombreux hôtes qui se succédaient au château.

Sur ce panneau ne figurent que des personnes dont on est certain qu'elles séjournèrent au Grand Val. Alors qu'à Paris le cénacle holbachique n'était pratiquement composé que d'hommes, les invitées femmes étaient nombreuses au château. Elles y appréciaient une atmosphère agreste et beaucoup plus chaleureuse qu'en l'hôtel du baron.

LOUISE FLORENCE LALIVE D'EPINAY, Madame D'EPINAY (1726-1783)

Née TARDIEU D'ESCLAVELLE elle épouse à 19 ans Denis Lalive d'Épinay, dépensier et neveu de Jean-François Lalive de Sacy. Elle obtient en 1749 une séparation de biens et comme «son cœur a besoin d'appuis» séduit une «botte d'amants» dont le plus célèbre et le plus constant fut Melchior Grimm, ami intime de Diderot.

Très mince et «blanche», elle n'est pas «véritablement jolie» mais efface les autres dames par son charme et son esprit.

Madame d'Épinay réside successivement dans le fastueux château de la Chevrette puis celui plus modeste de la Briche. Elle y reçoit les beaux esprits de son temps dont Diderot, d'Holbach, bien sûr Grimm, mais c'est surtout comme protectrice de Rousseau qu'on la connaît et qu'elle aménage la charmante retraite de «l'Ermitage» où il rédige «La Nouvelle Héloïse», «L'Émile», ainsi qu'une partie du «Contrat Social». Grâce à Grimm elle y accueille également le jeune Mozart ainsi que sa famille et le reçoit encore douze ans plus tard.

Louise d'Épinay fréquente le Grand Val mais éprouve de la jalousie vis-à-vis de Madame d'Holbach qu'elle «soupçonne de lui enlever son amant» (Grimm). Elle a écrit des «Mémoires», «Les Conversations d'Émilie», des «Lettres à mon fils» et participé à la correspondance littéraire de Grimm.

ELISABETH LALIVE DE BELLEGARDE, COMTESSE D'HOUDETOT, dite SOPHIE (1730-1813)

Nièce de Jean-François LALIVE de Sacy et belle-soeur de Madame d'Épinay, elle fut mariée au comte d'Houdetot «laid comme le diable». Elle se brouilla avec lui et entretenait avec Jean-François de SAINT-LAMBERT une très longue liaison.

Intelligente et sensible elle n'était pas vraiment belle, mais très troublante «avec une forêt de cheveux noirs, naturellement bouclés qui lui tombaient au jarret.» Ainsi s'exprime Rousseau qui en était désespérément amoureux, surtout lorsqu'elle s'habillait en cavalier !

Elle est l'inspiratrice de «La Nouvelle Héloïse» et Jean-Jacques est transporté : «Je vis ma Julie en Madame d'Houdetot. J'étais saisi d'un frémissement délicieux que je n'avais jamais éprouvé auprès de personne.»

Elle fréquentait le Grand Val, publia des «Pensées» et composa des poèmes, goûtés par Diderot, dont un «hymne aux tétons qui pétillent de feu, de chaleur et de volupté !»

THERESE RODET, Madame GEOFFRIN (1699-1777)

Fille d'un valet de la Dauphine, elle épouse à 14 ans le fastueux Monsieur Geoffrin, administrateur de la compagnie de Saint-Gobain, de 34 ans son aîné !

Vers 30 ans, elle crée avec grand succès son propre salon littéraire et artistique fréquenté notamment par la princesse d'Anhalt, mère de l'impératrice Catherine II, par Stanislas Poniatowski, futur roi de Pologne, qui appelle Madame Geoffrin «Maman». D'où ses surnoms de «Geoffrinska» et de «tsarine de Paris».

Rien à voir avec le salon de d'Holbach chez Madame Geoffrin : «pas d'audaces de paroles» concernant la religion ou la politique ; certains exaltés de la «coterie holbachique» n'y ont donc pas leur place.

En revanche, elle a généreusement participé au financement de l'Encyclopédie, s'est rendue avec plaisir au Grand Val mais n'y couchait pas le soir.

Thérèse Geoffrin recevait ses hôtes à deux dîners hebdomadaires : le lundi celui des artistes (Van Loo, Vernet, Boucher, Bouchardon, Soufflot) et le mercredi celui des gens de lettres (Fontenelle, Montesquieu, Voltaire, Marivaux, Helvétius, Walpole).

FREDERIC-MELCHIOR, BARON DE GRIMM (1723 - 1807)

Né Allemand, roturier et ayant fait de solides études outre-Rhin comme d'Holbach, Grimm fut anobli en 1774 par l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche.

Il nous intéresse à plusieurs points de vue :

- d'abord parce qu'il était un familier de Paul d'Holbach à l'invitation duquel il se rendit plusieurs fois au Grand Val,

- ensuite parce qu'il était l'amant «au long cours» de Madame d'Épinay,

- enfin parce que Diderot et lui se vouaient une extrême amitié, réciproque, naturelle et sans calcul : «Je l'aime sûrement et j'en suis je crois autant aimé.» (Diderot)

Pourtant rarement deux êtres ne furent plus dissemblables : Diderot, véhément et exigeant, Grimm, fin rusé, habitué à l'intrigue ; Diderot bohème et assez négligé, Grimm perruqué, fardé, poudré au point qu'on l'appelait «Monsieur le Blanc» ; Diderot ne sollicitant pas les honneurs, Grimm cherchant l'appui des têtes couronnées et les emplois de prestige.

C'était néanmoins un grand travailleur et un homme d'esprit. Il succéda à l'abbé Raynal comme rédacteur de la correspondance littéraire et critique (17 volumes) destinée à renseigner les princes étrangers sur la vie intellectuelle parisienne (duc de Saxe-Gotha, roi de Pologne, Catherine de Suède). Il fut ministre plénipotentiaire de Saxe-Gotha, puis de Russie. Rappelons qu'on lui doit la venue en France de Mozart présenté au duc d'Orléans, au prince de Conti, à Madame de Pompadour.



FERNANDO GALIANI, dit L'ABBE GALIANI (1728 - 1787)

Galiani est né au royaume de Naples. Grâce à un oncle influent, il reçoit une éducation très soignée à Naples et Rome. Montrant des dispositions précoces pour l'économie, il intègre dès 16 ans une académie italienne, puis à 22 ans entre dans les ordres pour devenir plus tard chanoine *in partibus*. Il recueille les fruits de sa «vaste et solide érudition» (Grimm) et publie, en tant qu'économiste, un «Traité de la Monnaie» (1748) très apprécié, puis les «Dialogues sur le commerce des Bleds» (1768) qui eurent aussi beaucoup d'impact.

Entre temps, devenu secrétaire d'ambassade du Royaume de Naples à Paris en 1753, il commence à fréquenter les beaux esprits et les salons français. Cet homme de taille réduite y cultive l'anecdote, le conte, le paradoxe ! C'était «le plus joli petit arlequin qu'eut produit l'Italie, mais sur (ses) épaules était la tête d'un Machiavel» (Marmontel) et avec cela «fort remuant des pieds et des mains comme un énergumène». Diderot loue chez lui «la gaieté, l'imagination, l'esprit, la folie, tout ce qui fait oublier les peines de la vie».

En 1769 on le rappelle à Naples, il est consterné : «On m'a arraché à Paris, on m'a arraché le cœur.» Il entame alors des correspondances avec des princes européens, dont Frédéric II, et surtout avec Madame d'Épinay de façon suivie. En 1777 il est nommé ministre des domaines royaux de la cour de Naples.

Voltaire disait de lui qu'il était «le croisement entre Platon et Molière» ; quant à Nietzsche il le considérait comme «beaucoup plus profond que Voltaire ... et l'esprit le plus raffiné du XVIIIe siècle».

QUELQUES AUTRES VISITEURS NOTOIRES DU GRAND VAL

De nombreux hôtes de renom invités au Grand Val ont laissé leur trace dans la correspondance de Diderot :

Henri d'ALAINVILLE : officier, ayant des connaissances scientifiques, ami de Grimm, apprécié des d'Holbach.

Marc-Antoine, marquis de CROISMARE : ami de Diderot, de Grimm et de Madame d'Épinay ; poète à la «gaieté de pinson», «tout à fait charmant» (Diderot).

Etienne-Noël DAMILAVILLE : officier, agent et correspondant de Voltaire à Paris ; acheminait gratuitement le courrier des philosophes.

George HOPE : fils du comte de Hopetown, appelé familièrement par Diderot «le père Hoop» ; chirurgien écossais qui avait parcouru le monde et passionnait les autres visiteurs par sa connaissance des moeurs exotiques.

Georges LEROY : administrateur des parcs de Versailles, très sympathique, épicurien et libertin ; Diderot l'appelait «le satyre des Loges».

Jean-François MARMONTEL : secrétaire des Bâtiments de la Couronne, protégé par Madame de Pompadour, proche de Voltaire ; auteur de ballets, de pastorales, de tragédies, de contes, de romans ; rédacteur de l'Encyclopédie, membre de l'Académie Française.

Jean-François, marquis de SAINT-LAMBERT : poète et littérateur, proche de Stanislas Leszczyński, beau-père du roi, et de Voltaire ; fut l'amant de Madame du Châtelet et de Madame d'Houdetot ; rédacteur de l'Encyclopédie, membre de l'Académie Française.

Jean-Baptiste SUARD : proche de Madame Geoffrin et de Mademoiselle de Lespinasse, ami de Marmontel, Montesquieu, d'Holbach, Condorcet et de Diderot ; auteur de mémoires, épistolier, journaliste, rédacteur de l'Encyclopédie, secrétaire perpétuel de l'Académie Française.



1 ASPECT ACTUEL DU TOURNEBRIDE

2 MADAME D'EPINAY ET MADAME DE MEAUX (MAÎTRESSE DE DIDEROT) PAR CARMONTELLE

3 MADAME D'HOUDETOT EN COSTUME DE CAVALIER ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU PAR JOHANNOT

4 MADAME GEOFFRIN PAR NATTIER 1738

5 MELCHIOR GRIMM PAR CARMONTELLE

6 L'ABBE GALIANI

7 DALAINVILLE ET UN AMI

8 MARMONTEL PAR ALLAIS

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui



Interview exclusive de monsieur DIDEROT

Vous êtes né à Langres en 1713 ?

D.D : Oui, mon père était maître coutelier et nous étions 7 enfants. Qu'avez-vous fait comme études ?

D.D : J'étais destiné à devenir ecclésiastique. Je suis allé chez les jésuites puis à Paris au Collège d'Harcourt. En 1732, je suis devenu maître ès Arts.

Vous avez rejoint Langres ?

D.D : Non, je suis resté à Paris où je n'ai pas toujours mangé à ma faim ni dormi dans un bon lit. Il m'a fallu travailler dur pour survivre.

Qu'avez-vous fait ?

D.D : J'ai rédigé des sermons pour un ecclésiastique, j'ai enseigné les mathématiques auxquelles je ne connaissais pas grand chose et j'ai été précepteur chez un grand financier.

Aviez-vous des amis ?

D.D : Oui, j'ai d'abord connu Rousseau en 1742. C'est lui qui m'a présenté à Grimm mais depuis 1757, nous sommes gravement brouillés. J'ai rencontré ensuite mon amoureuse, Sophie Volland en 1756, le baron d'Holbach, Mme d'Epinau, Mme d'Houdetot et Saint-Lambert.

Avez-vous fondé une famille ?

D.D : Je me suis marié en 1743 avec Antoinette Champion. Ce fut un drame et mon père m'a même enfermé dans un couvent pour empêcher notre union! Je me suis enfui et en 1753, nous avons eu une petite fille, Angélique, après la douleur de perdre trois enfants en bas âge.

On dit que vous avez une liaison ?

D.D. : Oui, j'ai rencontré Sophie Volland en 1756 et depuis, nous entretenons une correspondance très suivie.



1

On dit que vous connaissez la tsarine Catherine de Russie, est-ce vrai ?

D.D : Oui, alors que je voulais vendre ma bibliothèque pour la dot de ma fille, elle me l'a achetée. Dans sa grande générosité, elle ne me l'a jamais réclamée.

Est-ce vrai qu'elle vous a invité en Russie ?

D.D : Je suis allé à Saint Pétersbourg en 1773 et je suis rentré en France en passant par La Haye en 1774. Ce voyage m'a épuisé. A sa demande, j'ai élaboré un "Plan d'une université pour le gouvernement de Russie".



2

Vous semblez avoir une vie bien remplie !

D.D : C'est sûr, j'ai même fait de la prison de juillet à novembre 1749 au château de Vincennes à cause de ma "Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient". Cela n'avait pas plu au pouvoir et j'ai dû ensuite faire attention lorsque je publiais quelque chose. J'ai certains écrits en réserve que je donnerai en héritage après ma mort.

Que pensez-vous de votre œuvre ?

D.D : Je la pense complète car elle touche tous les domaines, philosophie, arts, théâtre, littérature et sciences, mais ce dont je suis le plus fier est ma participation à l'Encyclopédie. J'ai mené ma tâche sans faillir de 1746 à 1765, et je peux dire que cette oeuvre colossale existe en grande partie grâce à moi.

J'aimerais que la postérité m'associe à l'Encyclopédie avant toutes choses.

Merci Monsieur Diderot, ce fut un honneur de vous parler.



3

- 1 DIDEROT
- 2 CATHERINE II DE RUSSIE
- 3 SAINT-PETERSBOURG

LE GRAND-VAL :

du château
au quartier d'aujourd'hui



DIDEROT, son œuvre

Très proluxe, Diderot publie peu de son vivant par prudence après son incarcération à Vincennes et déploie des centres d'intérêts nombreux et variés pour :

La littérature

Très amateur de la littérature anglaise et notamment de son humour, Diderot adopte un ton parfois ironique en écrivant «Les deux amis de Bourbonnes» et «Entretien d'un père avec ses enfants» en 1770, «Ceci n'est pas un conte» et «Regrets sur ma vieille robe de chambre» en 1772 sont plus des textes courts mais mordants.

En 1760, il publie «La Religieuse» sous forme de mémoires rédigés à la première personne. Il y fustige la vie au cloître et démontre son inutilité pour la société et pour l'homme lui-même, dans la mesure où l'enfermement l'amène à tous les désespoirs et les perversions. C'est une oeuvre inachevée qu'il reprendra sous forme de feuilleton en 1780. La totalité du texte sera publié en 1784, après sa mort.

En 1762, il commence «Le neveu de Rameau». Sous forme de dialogue entre lui et le neveu du grand musicien.

C'est un récit moralisateur présenté sous forme de satire .

En 1773, c'est le tour de «Jacques le Fataliste», où Diderot adopte le genre "conte philosophique". Le principe du dialogue lui permet de brocarder les hommes d'Église et de donner son opinion sur la sexualité et les moeurs de son époque. De plus, il énonce sa théorie de la prédestination .



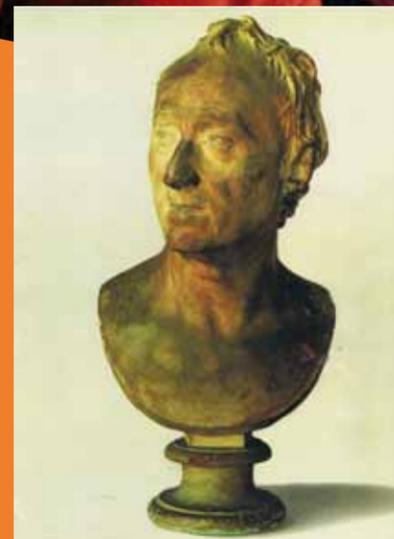
1



2



3



6



4

5

1 DENIS DIDEROT

2 RELIGIEUSES

3 ILLUSTRATION POUR LA RELIGIEUSE PAR LE BARBIER DE DUPREL

4 PIERRE FRESNAY INTERPRÉTANT LE NEVEU DE RAMEAU AU THÉÂTRE DE LA MICHODIÈRE

5 LE MUSICIEN RAMEAU

6 DENIS DIDEROT (BUSTE PAR JEAN ANTOINE HOUDON - 1741 - 1828)

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui



DIDEROT, son œuvre

Très prolige, Diderot publie peu de son vivant par prudence après son incarcération à Vincennes et déploie des centres d'intérêts nombreux et variés pour :

Le théâtre

En 1757, il publie "Le Fils naturel" et les "Entretiens sur le fils naturel", ainsi que "Le père de famille" en 1758. Le ton moralisateur déplaît au public et il ne remporte pas le succès attendu. Il écrit alors en 1781 "Est-il bon? Est-il méchant?" d'un style beaucoup plus humoristique. Puis c'est entre 1775 et 1784 "Le paradoxe du comédien", où il affirme que les grands acteurs n'éprouvent pas réellement les passions qu'ils expriment, mais s'appuient sur une technique objective pour transcrire ces émotions.

Critique d'art

De 1759 à 1781, il rédige les "Salons" destinés à la "Correspondance littéraire" de Grimm. Il offre tout au long de ses écrits des réflexions sur l'esthétique et l'art tout en rendant compte des expositions qu'il visite. En 1769, Grimm lui confie la direction de "La correspondance littéraire". Il publiera en tout 9 salons dans lesquels il offrira à ses lecteurs l'alliance d'une parfaite connaissance technique des arts avec un genre littéraire nouveau, "la critique d'art romancée".

La philosophie

Outre sa participation à "l'Encyclopédie" dont il rédige l'article sur le BEAU, Diderot a émaillé tous ses écrits de ses considérations philosophiques sur l'homme face à son destin, sur sa place dans la société, sur la morale ou les sciences. Ses principaux écrits sont : "l'Entretien entre d'Alembert et Diderot", les "Pensées sur l'interprétation de la nature" en 1753, "Le rêve de d'Alembert" écrit en 1769, la "Suite de l'entretien", le "Supplément au voyage de Bougainville" vers 1772 et la "Réfutation d'un ouvrage d'Helvétius intitulé l'homme" en 1774.

L'homme n'a pas besoin de Dieu, mais d'une morale. Il se pose alors la question : l'homme est-il bon ou méchant ? Diderot prône une philosophie OPTIMISTE où l'homme vertueux est bon et l'homme mauvais puni par où il a péché. Il tente une morale POSITIVE en s'appuyant sur l'observation scientifique de la matière et de l'esprit. Il frôle de très près les théories sur l'évolutionnisme en affirmant que le déroulé d'une vie d'homme équivaut à celle des espèces sur terre.

" Homme, c'est un être sentant, réfléchissant, pensant, qui se promène librement sur la surface de la terre, qui paraît être à la tête de tous les autres animaux sur lesquels il domine, qui vit en société, qui a inventé des sciences et des arts.

Dire que l'Homme est un composé de force et de faiblesse, de lumière et d'aveuglement, de petitesse et de grandeur, ce n'est pas lui faire son procès, c'est le définir."

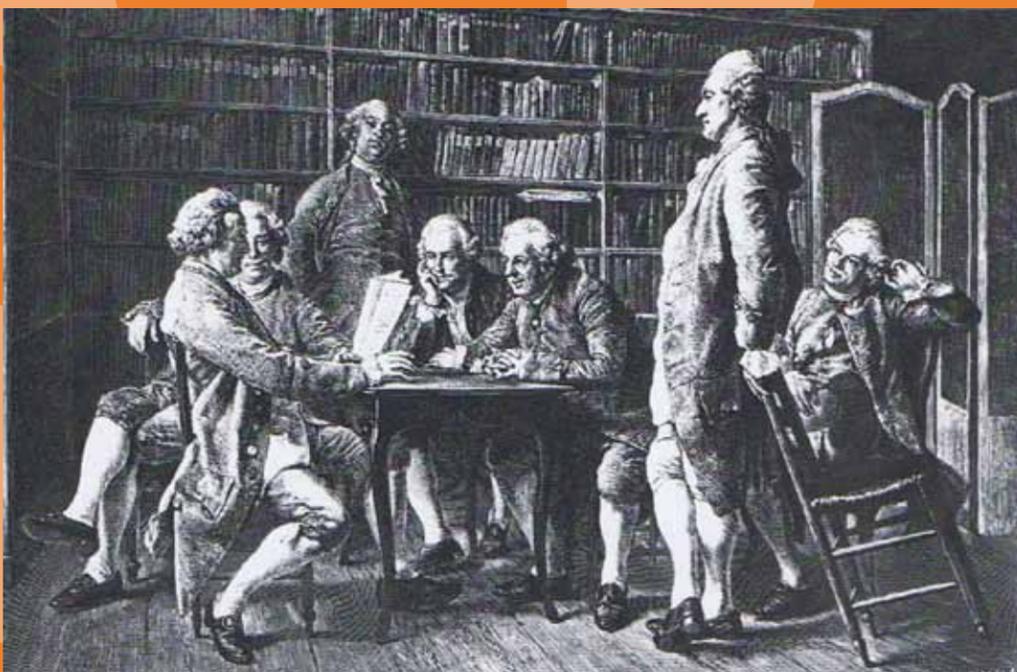
Diderot écrira à Sophie Volland 553 lettres qui comptent parmi les plus belles lettres d'amour de toute l'histoire de la littérature



1



2



3



4



5

1 CATHERINE II DE RUSSIE PORTRAIT PAR FEDOR STEPANOVITCH ROKOTOV - 1770

4 LE BARON DE GRIMM GRAVURE DE COCHIN

2 REPRÉSENTATION ALLÉGORIQUE DE CHARLES-NICOLAS COCHIN

5 JEAN LE ROND D'ALEMBERT PORTRAIT PAR LOUIS TOCQUE

3 LES ENCYCLOPEDISTES D'APRÈS MOISSONIER

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui



L'Encyclopédie

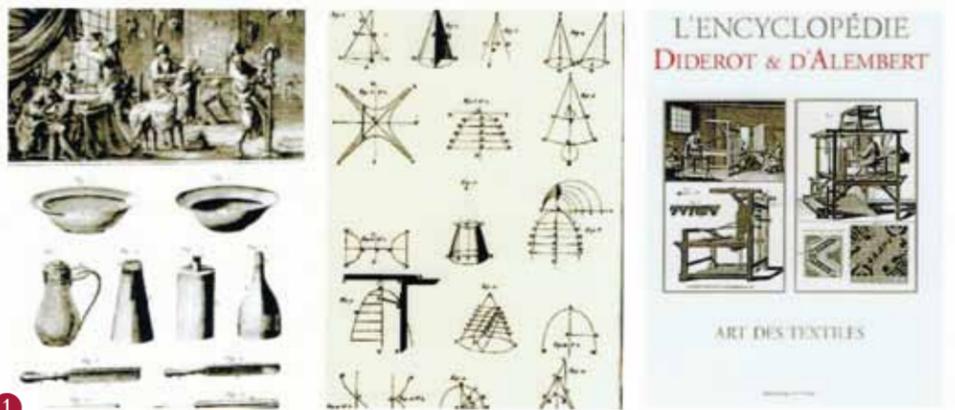
L'encyclopédie (n. f.) (Du gr. Egkuklios-paidela) : ouvrage où l'on expose méthodiquement ou alphabétiquement l'ensemble des connaissances universelles. L'encyclopédie existait déjà dans l'Antiquité grâce à Aristote et à Plin l'ancien. Elle était connue comme un idéal culturel. La connaissance de toutes les disciplines formait le philosophe idéal grec et le parfait orateur romain.

ORIGINE DU PROJET :

L'idée de ce monumental travail en revint au libraire André François Le Breton qui voulut au départ, ne faire traduire que la *Cyclopaedia* anglaise d'Ephraïm Chambers, parue à Londres en 1728. Diderot, pressenti, préféra faire œuvre originale en s'adressant à de prestigieux collaborateurs : d'Alembert, Montesquieu, Voltaire, Marmontel pour la littérature, Condillac pour la philosophie, Buffon et Daubenton pour les sciences, d'Holbach pour la chimie, d'Alembert et la Condamine pour les sciences, Turgot et Quesnay pour l'économie.

« Le but de l'Encyclopédie est de rassembler les connaissances éparses, d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous. Il faut fouler aux pieds toutes les vieilles puérilités, renverser les barrières que la raison n'aura point posées ; rendre aux sciences et aux arts une liberté qui leur est précieuse. J'ai dit qu'il n'appartenait qu'à un siècle de philosophes de tenter l'Encyclopédie ; il fallait un temps raisonnable où l'on ne cherchât plus les règles dans les hauteurs mais dans la nature »

Diderot, article « encyclopédie »



1

ENCYCLOPÉDIE, OU DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES MÉTIERS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

Mis au ordre et publié par M. DIDEROT, de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres de Paris, et de celle de la Prusse Méridionale, par M. D'ALEMBERT, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, et de la Société Royale de Londres.

Tout ce que l'on peut attendre de la raison, c'est de nous rendre plus sages et plus heureux. HUME.

TOME PREMIER.



A PARIS,

BRISSON, rue des Capucins, et chez
DAVID l'ainé, rue de la Harpe, à la Plume d'Or
LE ROUX le jeune, Libraire ordinaire du Roi, rue de la Harpe
DURAND, rue des Capucins, à la Cour d'Or, et au Griffon.

M. DCC. LII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

2

LES PLANCHES

De 1765 à 1772, parution des volumes de planches nécessitant la collaboration d'un groupe de dessinateurs dont le plus célèbre et le plus prolifique fut sans contexte Louis-Jacques Goussier.

LES DIFFICULTÉS

Elles sont nombreuses : problèmes avec les collaborateurs, opposition du pouvoir monarchique et religieux, hostilité de certains contemporains.

En 1749 Diderot est emprisonné à Vincennes. Les éditeurs interviennent pour le faire libérer. En 1758 D'Alembert décide de cesser sa collaboration à l'Encyclopédie.



7

Réaction hostile du pouvoir politique et religieux

L'abbé Jean-Martin de Prades (1720-1782) est un théologien et encyclopédiste français.

Lié avec les auteurs de l'Encyclopédie, il leur fournit plusieurs articles dont celui intitulé « Certitude ». En 1752 la publication de sa thèse de théologie provoque un véritable conflit. La thèse est jugée hérétique. Sa condamnation s'étend à l'Encyclopédie. Une coalition des ennemis de l'Encyclopédie (Parlement de Paris, jésuites, clergé) obtient la condamnation des deux premiers volumes. La parution reprend grâce à la protection de Monsieur de Malesherbes directeur de la librairie.

L'attentat de Damien contre Louis XV en 1757 provoque une violente mise en cause des philosophes. Le privilège accordé par le roi en 1746 est supprimé en 1759. Il est interdit de vendre les volumes publiés. L'Encyclopédie est une fois encore sauvée par Malesherbes. En 1759 le pape Clément XIII condamne l'ouvrage dans son ensemble.



3

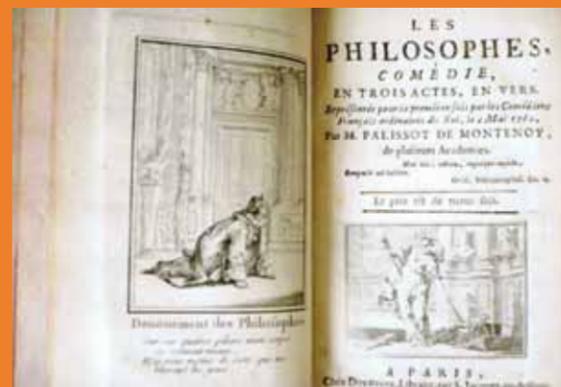
LES AUTRES ENNEMIS DE L'ENCYCLOPÉDIE

Des attaques incessantes viennent du journaliste Fréron directeur de l'Année littéraire. Les jésuites craignent une concurrence pour leur dictionnaire de Trévoux. Charles Palissot (1730-1814) auteur dramatique français opposant au parti des philosophes et ennemi de Diderot. Auteur de plusieurs textes satiriques et d'une comédie « Les philosophes » qui eut un énorme succès en 1760.

D'autres ennemis attaquent les philosophes en les représentant sous les traits d'une étrange peuplade, les « Cacouacs ».



5



4

QUELQUES DATES :

1751 Parution du premier volume précédé du « Discours préliminaire de D'Alembert »

1752 Deuxième volume. Affaire de l'abbé de Prades.

1753-1756 Parution d'un volume par an, il y en aura dix-sept pendant cette période.

1765 Parution des dix derniers volumes, début de la parution des volumes de planches.

1772 fin de la parution des volumes de planches, au nombre de dix.

QUELQUES CHIFFRES :

L'ouvrage comporte plus de 60000 articles dont 1000 environ rédigés par Diderot lui-même.

La diffusion de l'Encyclopédie atteignit 24000 exemplaires entre sa parution et 1789. 11000 exemplaires environ touchèrent le public français.

Le prix de chaque volume (25 livres) était plus élevé que le salaire mensuel d'un ouvrier. Le prix de la souscription (980 livres) représentait plus de deux ans de salaire d'un ouvrier qualifié.

LES AMIS DE L'ENCYCLOPÉDIE :

Parmi « les amis » de l'Encyclopédie il faut citer Madame de Pompadour qui accorda aux encyclopédistes une véritable protection.

Par deux fois le projet fut sauvé par Monsieur de Malesherbes en tant que directeur de la librairie. A plusieurs reprises, il recommanda la prudence à Diderot.

La librairie royale désigne l'organisme chargé de l'examen de tout ce qui est susceptible d'être publié. Celui qui la dirige par décision royale porte le titre de « Directeur de la Librairie Royale ». Malesherbes occupa ce poste à partir de 1750.

SUCCÈS DE L'ENCYCLOPÉDIE :

En 1754, trois ans après la publication du premier volume, le tirage est d'environ 4300 exemplaires. La première édition a été rapidement épuisée. Des éditions faites en Suisse et en Italie témoignent de la vitalité et de l'extension du projet mené à bien grâce à la persévérance de ses auteurs et en particulier de Diderot et D'Alembert.

6

1 DE 1765 À 1772, PARUTION DES VOLUMES DE PLANCHES NÉCESSITANT LA COLLABORATION D'UN GROUPE DE DESSINATEURS DONT LE PLUS CÉLÈBRE ET LE PLUS PROLIQUE FUT SANS CONTEXTE LOUIS-JACQUES GOUSSIER.

2 APRÈS SIX ANS DE TRAVAIL, LE PREMIER VOLUME PARUT EN 1751, LE DIX-SEPTIÈME ET DERNIER, EN 1765.

3 JEAN-MARTIN DE PRADES

4 5 CHARLES PALISSOT (1730-1814)

6 D'ALEMBERT

7 MADAME DE POMPADOUR

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

DIDEROT et les Lumières

La mort de Louis XIV (1^{er} septembre 1715) ouvre le Siècle des Lumières. Lumière de la raison humaine au service de la liberté contre l'absolutisme terni par le déclin d'un trop long règne. Eclat d'une civilisation brillante, modèle de raffinement pour l'Europe entière, et surtout illumination de la pensée critique, arme de la littérature et de la philosophie contre l'obscurantisme du préjugé et les sombres effets de l'injustice.

L'Encyclopédie reste l'ouvrage le plus représentatif du XVIII^e siècle.

LE FRONTISPICE DE L'ENCYCLOPÉDIE.

Le dessin original de Charles-Nicolas Cochin (1715-1790) a été exposé au salon de 1765 et commenté par Diderot lui-même.

Gravé par Benoit-Louis Prévost, il ne fut inséré qu'en 1772 dans les volumes.

Représentation allégorique d'une vision philosophique du monde, on y voit la vérité rayonnante de lumière à sa droite la raison et la philosophie lui arrachent son voile.

Sur le plan social et culturel, la cour cesse d'être le centre du pays et la source de l'opinion. Le mouvement des idées se fait contre elle. Les salons, les cafés et les clubs sont les nouveaux foyers de la vie intellectuelle.

LES SALONS :

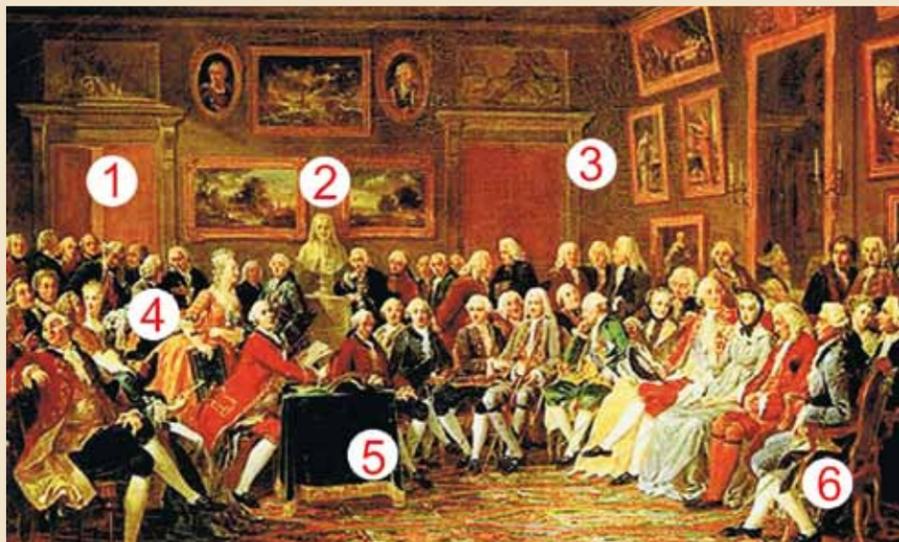
Les salons entretiennent le goût de la conversation brillante ; ils suscitent parmi ceux qui les fréquentent, gens du monde et philosophes, une émulation d'esprit et favorisent la hardiesse de la pensée. Les plus connus sont ceux de Mme de Tencin où l'on discute des idées nouvelles, de Mme du Deffant qui encourage les encyclopédistes et de Mme Geoffrin, célèbre dans toute l'Europe.

MARIE THÉRÈSE RODET GEOFFRIN (1699-1777)

De 1749 à 1777 elle organise dans son hôtel rue Saint-Honoré un salon offrant à ses hôtes une table abondamment et délicatement servie.

Le mercredi elle recevait les participants de l'Encyclopédie. Diderot avait attiré chez elle tous ses collaborateurs. Elle participa activement à cette entreprise et y contribua financièrement par un apport important.

Le tableau d'Anicet Charles Gabriel Lemonnier représente une lecture de la tragédie de Voltaire « L'orphelin de la Chine » dans le salon de Mme Geoffrin (à droite) en l'absence de son auteur représenté néanmoins par son buste (2). On voit également Diderot (3) et d'Alembert (5) puis Jean-Jacques Rousseau (1), Montesquieu (6) et le naturaliste Buffon (4).



2

LES CAFÉS :

Les cafés offrent à leurs habitués les plaisirs du jeu et de la discussion. Les gens d'esprit s'y rassemblent pour commenter l'actualité politique ou théâtrale. Diderot et Rousseau fréquentent plutôt le café de la Régence, place du Palais Royal. D'autres préfèrent le Procope où se font et se défont les réputations des auteurs et des acteurs.

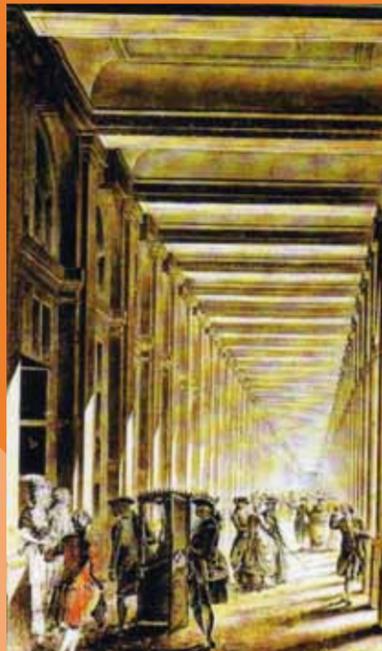
C'est dans les cafés de Paris que mûrissent, puis bouillonnent les idées des philosophes.

Le café de la Régence :

Situé place du Palais Royal, il est un café célèbre qui accueille les plus grands joueurs d'échecs.

Diderot est un familier du lieu qu'il fréquente en même temps que Marmontel et Jean-Jacques Rousseau.

Le Palais-Royal au XVIII^e siècle constitue un lieu de promenade très prisé. De nombreuses correspondances de Diderot montrent qu'il aimait s'y promener. C'est dans l'allée d'Argenson qu'il retrouvait Sophie Volland.



3



4

Le Palais-Royal au XVIII^e siècle.

Le café Procope :

Le plus ancien café de Paris ouvert en 1686. Lieu de rencontre et d'échange des encyclopédistes, Diderot et D'Alembert, Voltaire, Rousseau, Marmontel s'y rendent des jours durant et viennent partager autour d'un café leur idéal de progrès qui donnera naissance aux idées libérales du XVIII^e.

Chez Voltaire à Ferney :

Au centre, levant la main comme pour imposer le silence, Voltaire semble vouloir laisser la parole à Diderot (à droite), cependant que Condorcet (à gauche) continue son aparté avec le père Adam. On reconnaît encore la Harpe, Marmontel et Grimm.

Ces conversations brillantes bien à l'écart des princes sont une des caractéristiques essentielles de ce siècle, où les idées font leur chemin à partir des salons et des cafés.

Rappelons que le XVIII^e siècle conduit à l'explosion révolutionnaire de 1789 d'autant plus sûrement qu'il l'a préparée.



5

6



1 LES PHILOSOPHES DU XVIII^e AU PROCOPE

2 LE TABLEAU D'ANICET CHARLES GABRIEL

3 LE PALAIS-ROYAL AU XVIII^e SIÈCLE

4 LE PALAIS ROYAL

5 TABLEAU DE JEAN HUBERT, VOLTAIRE À FERNEY

6 VOLTAIRE

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

Les lettres à Sophie VOLLAND dont «La gazette du Grand Val»

DIDEROT, HÔTE FREQUENT DU GRAND VAL

Invité prestigieux de Paul Thiry d'Holbach, Denis Diderot a passé plus de 4 mois de sa vie au château sucycien du Grand Val : 15 octobre au 3 novembre 1759, 9 octobre au 1er novembre 1760, 20 septembre au 8 octobre 1767, 8 jours en novembre 1769, 13 octobre au 13 novembre 1770, et un mois en automne 1776.

Il y a rédigé de nombreuses pages de ses ouvrages et surtout une correspondance de 22 lettres adressées à sa maîtresse Sophie Volland, intitulée «La Gazette du Grand Val».

Sur ce premier panneau (n°11) vous pourrez découvrir l'importance des «Lettres à Sophie Volland» puis sur les deux suivants (n° 12 et 13) les descriptions du quotidien vécu en cette belle demeure de Sucsy parmi ses amis et relations.

UN CHEF-D'OEUVRE EPISTOLAIRE

Beaucoup de ces lettres adoptant une tournure intime sont écrites «au courant de la plume» et fourmillent de détails insignifiants qui justement en font la saveur et restituent la vie.

Sainte-Beuve les qualifie de «lettres délicieuses, véritable trésor retrouvé».

Elles sont, bien sûr, avant tout des lettres d'amour mais abordent aussi une multitude de thèmes «philosophie, morale, religion, beaux-arts, musique, poésie, théâtre, roman, critique, description de la campagne, portraits d'animaux autant que d'êtres humains, rien n'y manque». (Jean Varlot)

Et tout ceci est baroquement saisi sur le vif. «Cela saute, danse, pleure et rit tout à la fois. Cela dispute, console, ment et avoue, introduit irréversiblement le zigzag dans la littérature». (Hubert Juin)

Si vous n'avez encore rien lu de Diderot, laissez-vous d'abord séduire par le laisser-aller charmant de sa correspondance.

LES LETTRES, CE TRESOR A DEMI-PERDU

Marie-Angélique de Vandeuil, fille de Diderot, a numéroté 552 lettres adressées par son père à son amante. Il nous en reste seulement 220 !

Des censeurs (membres de la famille ou amis proches, tel le philosophe Naigeon) très mal inspirés ont détruit ou dissimulé les lettres manquantes.

Ce sont surtout les écrits des premières années qui ont disparu (1756 à 1759), lesquels témoignaient sans doute des sentiments les plus passionnés des deux amants.

C'est fort souvent de Paris que Denis écrivait à Sophie lorsqu'elle séjournait dans le château familial d'Isles-sur-Marne. Il correspondait aussi avec elle lorsqu'il se déplaçait : à la Chevrette chez Madame d'Epinay, à la Haye, Hambourg ou Saint Petersburg. C'est cependant au Grand Val que ses séjours furent les plus longs et son courrier le plus fourni.

DE LA PASSION A LA TENDRESSE

Denis Diderot était une force de la nature, hyperactif et épicurien, «taillé en porteur de chaise» selon le comte de Cheverny. On lui connaît d'autres maîtresses que Sophie, telles Mesdames de Puisieux et de Meaux et suivant Morellet «il donnait fort dans le libertinage».

La relation avec Sophie Volland débute en 1755 ou 56. Elle a 40 ans et lui 43 ans, et c'est la passion. Bien sûr l'estime réciproque et leurs goûts communs y eurent leur part mais la sensualité fut aussi bien présente. Dans le logis des Volland Denis accédait à la chambre de Sophie par «un petit escalier» dérobé. Ils se firent surprendre par la mère de la jeune femme, mais bien sûr, récidivèrent ! Heureusement les orages dissimulaient parfois «le bruit d'un lit que le plaisir fait craquer». Denis exhorte son amante «Venez me dire que vous m'aimez, venez me le prouver» et s'enflamme «Je te baise partout. Tu es et tu seras toujours toute belle pour moi».

Avec l'arrivée de l'âge le couple remplace le plaisir du corps par le plaisir de l'esprit et la tendresse. Après 1774 nous n'avons plus trace de correspondance.

Sophie s'éteignit le 22 février 1784 et Denis le 31 juillet de la même année.



1



5



6

SOPHIE, FEMME SANS VISAGE

Louise Henriette Volland, dite Sophie, est née le 29 septembre 1716. Nous ne possédons pas de portrait d'elle. Diderot en détenait deux qui ont disparu.

En 1759, Denis l'évoque ainsi «Il y a quatre ans que vous me parûtes belle, aujourd'hui je vous trouve plus belle encore», mais il s'agit de l'appréciation d'un homme épris.

On sait par contre qu'elle avait la «menotte sèche» et portait des lunettes pour lire. Ajoutons qu'elle était parfois très déprimée et assez fragile des bronches «avec une petite poitrine de chat».

Elle eut un «boboo» au sein qui s'aggrava en une sorte de tumeur. C'est vraisemblablement ce mal qui l'emporta à 68 ans.



4

SOPHIE, FEMME ATTACHANTE ET CULTIVEE

Diderot, à la fois juge et partie, la décrit ainsi à Grimm : «Quelle femme. Que cela est tendre, doux, honnête, délicat, sensé».

Il reconnaît cependant que le caractère de son amie présente une certaine ambivalence :

- «Elle a de l'esprit comme un démon»
- «Elle cultive la franchise jusqu'à l'aspérité»

- «Ma Sophie est homme ou femme quand il lui plaît»

Sur ce plan il n'est pas le seul à se montrer surpris.

- «D'où vient Sophie cette passion pour la philosophie inconnue aux personnes de votre sexe et de votre âge ?» (Grimm)

- «La nature a logé en vous l'aigle dans une maison de gaze». (Tronchin)

A cette époque, malgré le rôle éminent joué par les égéries des philosophes et les grandes animatrices des salons, les préjugés masculins portant sur les moindres capacités intellectuelles des femmes étaient monnaie courante.

La fort savante Emilie du Chatelet, intime de Voltaire, eut grand mal à faire admettre ses qualités patentes.



2



3

1 BUSTE DE DIDEROT PAR PIGALLE

2 LA PROMENADE SOPHIE VOLLAND A PROXIMITE DU FORT DE SUCY

3 AU MOINS SOYEZ DISCRET - GRAVURE D'AUGUSTIN DE SAINT-AUBIN DONT L'EPOUSE FIGURAIT PARMIS LES HÔTES DU GRAND VAL

4 JEUNE FEMME LISANT UNE LETTRE PAR RAOUX

5 DAME CACHETANT UNE LETTRE PAR CHARDIN

6 LA MAUVAISE NOUVELLE PAR JEAN-BAPTISTE PIERRE

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

La vie au Grand Val racontée par DIDEROT



LE CHÂTEAU ET SON ENVIRONNEMENT

Le château du Grand Val, situé en pleine nature, cerné de douves, comportait un étage et deux ailes.

Les invités étaient logés au premier et Diderot y disposait «d'un petit appartement séparé, bien tranquille, bien gai, bien chaud jouissant d'une vue agrèste». Dans cet agréable refuge il disposait de sa manière pour travailler.

«A huit heures, jour ou non, je me lève, je prends mes deux tasses de thé. Beau ou laid, j'ouvre ma fenêtre et je prends l'air, je me renferme et je lis ... A une heure et demie je suis habillé et je descends dans le salon où je trouve tout le monde assemblé».

A l'extérieur, devant la façade, le parc présentait des parterres à la française et latéralement coulait le Morbras où tournait le moulin de Touillon surmonté d'un vivier qui a disparu.

«A gauche de la maison nous avons un petit bois qui la défend des vents du nord ; il est coupé par un ruisseau qui coule naturellement à travers des ronces, des joncs, de la mousse et des cailloux».

RENCONTRES SUCYCIENNES

Rappelons que parmi les hôtes les plus distingués du Grand Val figuraient Mesdames Lalive d'Epinais et d'Houdetot, née Lalive de Bellegarde. Elles étaient cousines germaines de Jean-Baptiste Lalive de Sucs et Jean-Christophe Lalive de Pailly, tous deux châtelains sucyciens.

Ceci explique les relations existant entre les châteaux de notre ville : «On écrit de Lisbonne à notre voisin Monsieur de Succi que le roi du Portugal a proposé aux Jésuites de se séculariser». On se rend visite «Au milieu de cet orage une colonie qui nous vient de Succi. Ils sont au nombre de dix à douze tant bêtes que gens». Tous ont le loisir de parler de «mille choses» car «le mauvais temps a fort allongé la visite de nos habitants de Succi».

1

Une autre fois Denis précise : «Il nous est venu de Succi la compagnie la plus brillante».

Le même abbé dessert les châteaux de Sucs et du Grand Val. (Il sera évoqué sur le panneau n° 13). Ajoutons que Diderot est monté dans notre bourg depuis le Grand Val pour rencontrer un habitant de Sucs «pauvre diable qui avait imaginé un projet de finance sur lequel il voulait avoir mon avis». Denis trouve le procédé «très ingénieux», mais nous n'en savons pas plus et notamment ignorons le nom de cet ancien Sucycien inventif.

LES PROMENADES DES PHILOSOPHES

Diderot, le baron d'Holbach, le père Hoop (chirurgien écossais) entreprenaient de longues balades aux alentours du château et dans les communes voisines.

«Les jours de beau temps, entre trois et quatre, nous prenons nos bâtons et nous allons nous promener, les femmes de leur côté, le baron et moi du nôtre. Nous faisons des tournées très étendues. Rien ne nous arrête, ni les coteaux, ni les bois, ni les fondrières, ni les terres labourées. Le spectacle de la nature nous plaît à tous les deux».

C'est ainsi qu'ils découvrent le **CHATEAU D'ORMESSON**, mais l'appréciation de Denis est loin d'être élogieuse : «Nous avons été à Amboise : nous avons vu la folie d'un homme à qui il coûte cent mille écus pour augmenter son château de douze pieds et nous en avons ri. Ce château avec les eaux qui l'entourent et les coteaux qui le dominent à l'air d'un flacon dans un seau à glace».

«Le baron et mon fils d'Aine (Marius d'Aine) s'en sont allés à **GROS-BOIS** dîner chez l'ancien ministre Chauvelin, nous avons été fort gais sans eux». On hésite quand même à sortir lorsque le ciel se déchaine, surtout les dames «de peur de laisser leurs souliers dans la glaise et de revenir pieds nus», néanmoins «Nos gens allèrent dimanche aux **PIPLES** danser chez Madame de la Bourdonnoye, et ils revinrent à dix heures du soir, crôtés jusqu'aux fesses et trempés jusqu'aux os. C'était un plaisir de voir Mademoiselle Anselme dans cet équipage».



On apprécie surtout des virées bucoliques sur les rives de la rivière voisine, «ma triste et tortueuse compatriote **LA MARNE**», comme la qualifie Denis.

«Le village (Champigny) couronne la hauteur en amphithéâtre. Au-dessous, le lit tortueux de la Marne forme, en se divisant, un groupe de plusieurs îles couvertes de saules. Ses eaux se précipitent en nappes par des intervalles étroits qui les séparent. Les paysans y ont établi des pescheries. C'est un aspect vraiment romanesque. Saint-Maur, d'un côté, dans le fond ; Chennevière et Champigny de l'autre sur les sommets ; la Marne, des vignes, des bois, des prairies entre deux. L'imagination auroit peine à rassembler plus de richesse et de variété que la nature n'en offre là ».

3



5



6

LES BESOINS PAYSANNS

Au Grand Val Diderot s'intéressa à tout et notamment à la vie campagnarde de nos ancêtres sucyciens.

«Il fait une après-dîner charmante. Nos jardins étaient couverts d'ouvriers et vivants. J'ai été voir planter des buis, tracer des plates-bandes, former des boulingrins. J'aime à causer avec le paysan, j'en apprend toujours quelque chose».

Il observe les toiles «de petites araignées dont la terre fourmille» mais il se penche surtout sur le sort paradoxal des ruraux, rapelant, mais avec un humour grinçant, les réflexions auxquelles se livrait La Bruyère au siècle précédent.

«Dès le matin j'entens sous ma fenêtre des ouvriers. A peine le jour commence-t-il à poindre qu'ils ont la bêche à la main, qu'ils coupent la terre et roulent la brouette. Ils mangent un morceau de pain noir ; ils se désaltèrent au ruisseau qui coule ; à midi ils prennent une heure de sommeil sur la terre ; bientôt ils se rendent à leur ouvrage. Ils sont gais, ils chantent, ils se font entr'eux de bonnes grosses plaisanteries qui les égayent ; ils rient. Sur le soir, ils vont retrouver des enfants nus autour d'un âtre enfumé, une paysanne hydeuse et malpropre et un lit de feuilles séchées, et leur sort n'est ni plus mauvais ni meilleur que le mien».

8



DENIS ET LES CHIENS DE SUCY

Découvrez **TAUPIN**, le rustique chien du meunier de Touillon, amoureux transi de l'aristocrate **THISBE**, chienne de Madame d'Aine.

«Vous vous croyez peut-être aimée ; Taupin, si vous l'aviez vu, vous aurait donné quelque souci sur ce point. Il a pris goût de préférence pour Thisbé. Or imaginez que par le temps qu'il faisait tous les jours il venait à la porte s'étendre sur le sable mouillé, le nez penché sur ses deux pattes, les yeux attachés sur nos fenêtres, tenant ferme dans son poste incommode, malgré la pluie qui tomboit à seaux, le vent qui agitoit ses oreilles, oubliant le boire, le manger, la maison, son maître, sa maîtresse et gémissant, soupirant pour Thisbé, depuis le matin jusqu'au soir. Je soupçonne, il est vrai, qu'il y a un peu de luxure dans le fait de Taupin ; mais Madame d'Aine prétend qu'il est impossible d'analyser les sentiments les plus délicats sans y découvrir un peu de saloperie».

THISBE, chienne seigneuriale, ne pouvait s'abaisser à répondre aux avances de Taupin, aussi lui a-t-on trouvé un prétendant plus prestigieux **SIBELI**.

«Thisbé est une élégante. Sibéli la vit et l'aima. Sibéli a été élevé à la cour des rois. D'abord Thisbé fit la coquette. Sibéli se piqua de constance et au bout de trois heures Thisbé couronna ses feux. Trois heures de coquetterie pour des êtres dont la passion ne dure que quelques jours c'est beaucoup. Je dis cela, parce que je serais fâché qu'on prit une idée défavorable des mœurs de Thisbé».

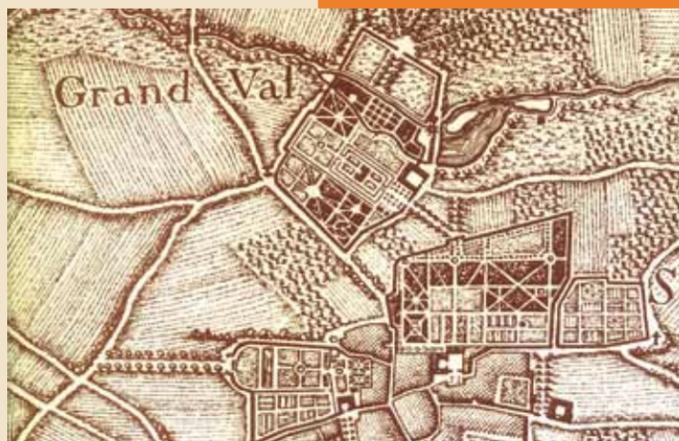
POUF fut le produit des amours de **THISBE** et de **SIBELI**.

La famille d'Aine l'offrit à Madame d'Epinais qui le renvoya au Grand Val, prétextant qu'il «manquait d'esprit».

En réalité ce renvoi symbolique était motivé par la jalousie de Madame d'Epinais qui soupçonnait «Madame d'Holbach de lui enlever son amant et celui-ci de séduire la femme de son ami». Cet amant était bien sûr Melchior Grimm.

Au Grand Val on accueillit le retour de Pouf avec transport et force caresses en vilipendant sa « méchante maîtresse ». Il finit ses jours heureux en son lieu de naissance.

10



2



9



4



1 LE MORBRAS ET SON LIT ACTUEL AU GRAND VAL

2 EXTRAIT DE LA CARTE DE L'ABBE DE LA GRIVE - 1740

3 PHOTO DU CHATEAU D'ORMESSON

4 L'ACTUEL CHATEAU DU PIPLE, REHAUSSÉ D'UN ÉTAGE AU XIX^e SIÈCLE

5 LA MARNE A CHENNEVIÈRES par MERCIER, CETTE FLORE AQUATIQUE DIVERSIFIÉE EXISTAIT ENCORE AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE

6 LA PAUSE PAYSANNE EN BRIE PAR L'HERMITTE, DÉBUT XIX^e

7 GRANDE PORTE DE LA FERME DU GRAND VAL PAR TURPIN, DÉBUT XX^e

8 CHIEN SE ROULANT SUR L'HERBE

9 INES, CHIENNE DE MADAME DE POMPADOUR GRAVURE DE SAINT-AUBIN, DONT L'ÉPOUSE ÉTAIT INVITÉE AU GRAND VAL

10 LA FILLETTE AU CHIEN PAR REYNOLDS

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

La vie au Grand Val racontée par DIDEROT

TRAVAUX ET CAUSERIES PHILOSOPHIQUES

Diderot arrivait au Grand Val porteur de nombreux ouvrages et avec un programme très chargé, notamment rédaction d'articles de l'Encyclopédie consacrés aux Arabes et Sarrasins, aux Platonisme et Pythagorisme, aux philosophies étrusque et romaine Il y occupait ses matinées dans son agréable «appartement» du château.

Il profitait aussi de ses promenades, précédemment décrites, avec le baron et Hoop pour évoquer foule de sujets philosophiques ou culturels.

Avec d'Holbach il dissertait «chemin faisant à propos d'histoire ou de politique, ou de chimie, ou de littérature, ou de physique ou de morale».

Avec Hoop, Ecossais et qui avait beaucoup voyagé, Denis découvrait la politique et les mœurs anglaises et celles de pays plus exotiques.

Cependant le lieu où s'échangeaient le plus de considérations, de réflexions, de paradoxes, était les abords de la cheminée du salon :

«Le père Hoop, le baron et moi rangés autour d'une grosse souche qui brûlait, nous nous mîmes à philosopher sur le plaisir, sur la peine, sur le bien et le mal de la vie». Ironiquement Diderot qualifiait ces entretiens de «babil de dessous la cheminée». Les discussions, quand elles s'avéraient fructueuses, étaient fort appréciées par Diderot : «La causerie fut chaude et fort variée aujourd'hui».



1

PARADOXES RELIGIEUX AU CHÂTEAU

Au Grand Val Diderot mais surtout d'Holbach et plusieurs hôtes, tous esprits forts, proféraient des propos acides à l'encontre des superstitions ou préjugés religieux et des prêtres considérés comme cupides. On devait cependant parfois composer avec les opinions et sensibilités des invités, telle que la pieuse Madame Geoffrin ou des ecclésiastiques comme les abbés Galiani, Morellet, Raynal.

D'autre part plusieurs dames et les «gens du château» auraient mal compris qu'on les privât de messes. C'est pourquoi un vicaire de Saint-Martin à Sucey, sans doute l'abbé Camberlain, venait célébrer les offices au Grand Val. Diderot le surnommait «le petit croque-Dieu, poussatin de Madame de Succi» (il desservait les deux châteaux).

C'était «un bon petit homme» apprécié de tous, riant «comme un cerf au mois d'octobre» et qui «ne hait pas les femmes». «Le dimanche il dit la messe et le reste de la semaine il fait le bouffon». Madame d'Aine taçait le baron : «Le petit croque-Dieu, comment voulez-vous qu'il dise la messe quand il a ri de vos ordures ?» L'office dominical avait lieu dans la chapelle trop exigüe et les fidèles, surtout des femmes, se pressaient dans la salle de billard et la chambre de Diderot attenantes.

Ebranlée par «les belles conversations de son gendre», Madame d'Aine était devenue presque agnostique, ne voulait plus se confesser et disait ne plus craindre l'enfer. Toutefois elle faisait ses prières du soir pour ne pas scandaliser sa femme de chambre, Mademoiselle Anselme, «car elle est fort dévote et elle ne vaut pas mieux pour cela». Elle s'en prenait aussi à d'Holbach avec une menace péremptoire «C'est vous qui avez barbouillé tout mon catéchisme, vous en répondez devant Dieu !»

DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE

Diderot ressent la musique de façon presque fusionnelle. Même Jean-Jacques Rousseau, avec lequel il est brouillé, le reconnaît : «Il aimait la musique, il en savait la théorie, nous en parlions ensemble».

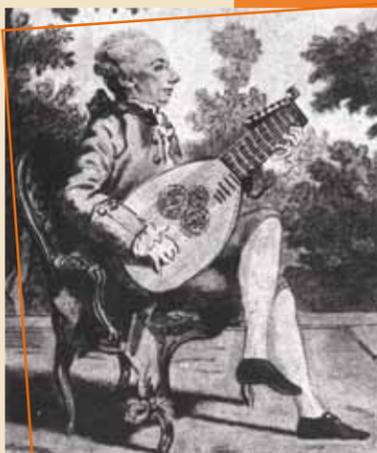
Denis goûte plus encore l'harmonie des sons dans un cadre bucolique comme celui du Grand Val. «Je sens que la musique est tout autrement expressive à la campagne qu'à la ville. Outre un organe délicat pour bien jouir de cet art, il faut encore une âme paisible, mobile, silencieuse et pure». Beaucoup de ses contemporains sont instrumentistes par goût et passe-temps. Galiani ainsi que d'Holbach également féru de musique italienne, sont de bons clavecinistes. Le baron possède d'ailleurs un tel instrument au Grand Val et reproche à Mademoiselle Anselme, femme de chambre, de l'avoir désaccordé !

Quand Ange-Laurent Lalive de Jully, frère de Madame d'Houdetot, excellent graveur et peintre, se rendait au Grand Val, apportait-il sa harpe pour char-

mer l'auditoire ? On ne le sait, par contre Monsieur Schistre, originaire d'Autriche ou de Hongrie, arrivait au château avec «sa mandore et son tympanon» «Le voilà qui joue quelque musique. Quelle exécution ! Tout ce que ses doigts font dire à ses cordes ! Cela est incroyable». Plus que son mari, la baronne est très musicienne «personne n'est plus sensible à l'harmonie». Elle joue de la mandore mais surtout du luth qu'elle maîtrise bien. Pour y parvenir elle s'est attachée les services d'un luthiste professionnel, Joseph Kohault. C'est un excellent musicien tchèque, auteur d'opéras comiques et fréquemment présent au Grand Val. Kohault accorde les instruments, joue en duo avec la baronne et donne des leçons à ses enfants. D'Holbach l'apprécie et se montre très généreux à son endroit.



3



4



5

LA BONNE CHÈRE

Sans ironie Grimm avait surnommé d'Holbach le «maître d'hôtel de la philosophie».

Et il est vrai que lorsqu'à Paris comme au Grand Val, le baron recevait des invités de marque, il se faisait un devoir que la table soit à la hauteur des propos échangés.

Toutefois à Sucey, en fin de repas, les discussions prenaient un tour nettement plus léger «Vous comprenez ce que cela doit devenir, à table au dessert, entre douze et quinze personnes, avec du vin de Champagne, de la gaieté, de l'esprit et toute la liberté des champs».

Diderot rapporte aussi : «Nous dînons bien, longtemps. La table est servie ici comme à la ville et peut-être plus somptueusement encore. En voici le menu : On nous apporte tous les jours de Champagne les plus furieuses et perfides anguilles, et puis les petits melons d'Astracan, et puis de la sourcroute, et puis des perdrix aux choux, et puis des perdraux à la crapaudine, et puis des babas, et puis des pâtés, et puis des tourtes, et puis douze estomacs qu'il faudrait avoir, et puis un estomac où il faut mettre comme pour douze. Heureusement on boit en proportion et tout passe».

Mais pour notre philosophe le résultat est là : «Je m'arrondis comme une boule... Mon ventre lutte avec effort contre les boutons de ma veste, et s'indigne de ne pouvoir briser cet obstacle, surtout après le dîner».



6



7



8

LES JEUX DE SOCIÉTÉ

Durant l'Ancien Régime les jeux étaient fort appréciés, surtout dans les milieux aisés. C'était le cas au Grand Val et particulièrement quand le ciel se fondait en eau.

Le château abritait un billard situé à proximité de la chapelle, mais c'était un dérivatif spécifiquement masculin : «Les hommes jouent au billard, les femmes sont autour de la table verte». Diderot aimait jouer au tric-trac (qui comportait des dés et des pions avançant dans des cases) avec Madame de Saint-Aubin, «la femme aux beaux yeux d'autrefois». C'était l'épouse d'un graveur très talentueux, meilleure joueuse que le philosophe. Il écrivait à Sophie Volland : «Je perds le moins que je peux». Denis participait aussi à des parties de piquet (jeu destiné à regrouper un maximum de cartes d'une même couleur) : «Madame Geoffrin fut fort bien ; je fis un piquet avec elle, d'Amilaville et le baron». Assez colérique d'Holbach parvenait à se dominer quand il perdait : «Le baron peut essayer deux quatre-vingts dix de suite, sans se fâcher».

D'autres jeux étaient à l'honneur comme le passe-dix ou les échecs. Voici enfin une recette d'époque qui ne laisse pas de nous surprendre : «Il faut que vous appreniez un secret pour gagner au jeu, c'est de se mettre à cul nu. C'est le baron qui l'a enseigné à Madame d'Aine et elle s'en est bien trouvée !»

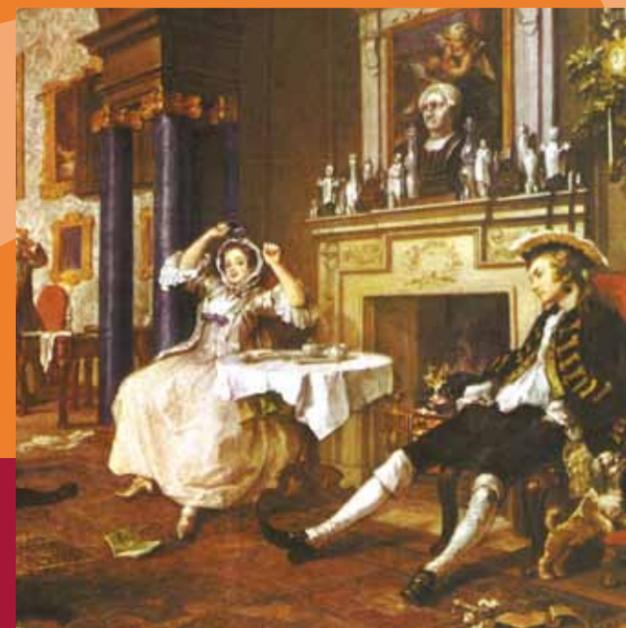
BADINERIES ET GAUDRIOLES

En fait aucune réelle privauté n'était de mise au château, mais la gaillardise et le franc-parler assez fréquents. La si démonstrative Madame d'Aine était le déclencheur de ces épisodes. Diderot et le baron s'amusaient, en lui citant des exemples scabreux des mœurs exotiques, à susciter sa verve. Bien sûr elle démarrait aussitôt pour la plus grande joie des assistants.

La maîtresse des lieux n'avait cependant besoin de personne pour provoquer l'hilarité. Un matin, Diderot entre dans son appartement. Elle lui propose alors «de prendre la mesure de (son) derrière ... et puis vous irez en faire autant chez ma bru.» Ceci pour prouver au baron qu'elle est plus avantagée à ce propos que sa belle-fille !

Une autre fois elle apostrophe sa femme de chambre «au si joli visage», Mademoiselle Anselme : «Vous avez le plus vilain cul qui se puisse » et Diderot de lui répondre : «Vous l'avez vu, Madame». «Oui je l'ai vu toute la nuit en rêve !» Scène presque grivoise quand Madame d'Aine sortie discrètement la nuit en tenue légère pour surveiller le feu est soudain poursuivie par Georges Le Roy qui la saisit à bras le corps comme s'il voulait abuser d'elle ... et la supposée victime de crier : «A moi mes gendres, s'il me fait un enfant, tant pis pour vous !»

On la voit soudain chevaucher l'abbé Camberlain, «le petit croque-Dieu» de Sucey, et riant trop ... lui gâter son vêtement. «Le petit prêtre est pauvre. Dès le lendemain, il eut ordre d'acheter un habit complet».



10

1 SALON DU CHATEAU DE GROS-BOIS

2 ESSAI SUR LES PREJUGES - OUVRAGE ATHEE DE D'HOLBACH

3 L'ABBE DE COUR - DÎNER PAR CARMONTELLE

4 KOHAULT PAR CARMONTELLE

5 LALIVE DE JULY PAR CARMONTELLE

6 LE DEJEUNER D'HUITRES PAR DE TROY

7 LE JEU D'ECHECS PAR CARMONTELLE

8 LE PETIT DEJEUNER PAR LANCRET

9 LE TRIC-TRAC

10 LA COLLATION DU MATIN PAR HOGARTH

(1) dîner signifie déjeuner, le repas du soir est le souper.

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

Le Grand Val après les philosophes

MARC-ANTOINE THIERRY

Louis XVI n'eut pas de favoris, ni d'ami intime. Ses seuls proches furent quelques bons compagnons de chasse ou quelques vieux serviteurs, comme le duc de Laval, le marquis de Conflans, le chevalier de Coigny ou M. de Belzunce.

Un des hommes en qui il eut le plus confiance fut son premier valet de chambre, Marc Antoine Thierry, serviteur dévoué, majordome discret et efficace, gestionnaire hors pair, attentif aux détails, dépositaire d'une multitude de secrets.

Cet honnête homme, mais habile manœuvrier, âpre au gain, dont on mesure mal la puissance occulte, n'oubliait jamais ses intérêts : pensions, croupes sur la Ferme Générale, ristournes, cadeaux du Roi, il cumula les emplois rémunérateurs, surintendant des petits cabinets du Roi, commissaire chargé du garde-meuble et des bijoux, et engrangea terres et seigneuries en juillet 1784. Fier de ses nouvelles armoiries, il obtint l'érection en baronnie de son domaine de Ville-d'Avray, où avec le fruit de ses «pourboires», il fait édifier un magnifique château ... Blessé mortellement à coup de pique pendant les massacres de septembre, il mourra en criant : «vive le Roi !»

Au XVIIIe siècle, la charge de premier valet de chambre n'a rien à voir avec une fonction de domestique. Tout anachronisme gardé, cette tâche s'apparente davantage à celle de chef de cabinet (voire directeur de cabinet sur certains sujets) aujourd'hui. Louis XVI lui accordait toute sa confiance. Pour preuve, Thierry résidait au cœur des petits appartements du Roi, au second étage du corps central, dans un logement donnant sur la cour de marbre, créé à partir du spacieux appartement affecté par Louis XV à la comtesse du Barry, cette dernière ayant dû quitter le palais versaillais dès le décès de son royal amant. Son voisin direct était le mentor de Louis XVI : le comte de Maurepas, qui obtint l'autre partie de l'appartement de Madame du Barry. Louis XVI avait ainsi accès à tout moment, et discrètement (grâce au secret des petits cabinets intérieurs), à son plus proche collaborateur et à son ministre principal.

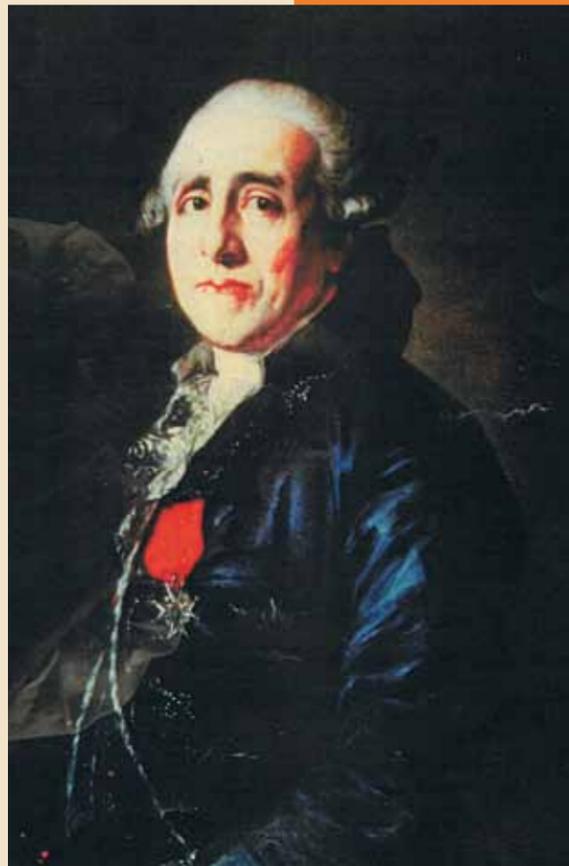
PREMIER MAIRE DE VERSAILLES

Ce n'est qu'en 1787 que Versailles devint municipalité indépendante du pouvoir royal. En effet, jusqu'en 1787, Versailles était dirigée par des intendants nommés par le Roi. La ville étant divisée en huit quartiers, il doit être désigné un syndic de huit députés par quartier. Marc-Antoine Thierry de Ville d'Avray est l'un de ces syndics élu en décembre 1787.

Mais ce nouveau « Conseil municipal » est fantôme, symbolique, sans budget, sans aucun pouvoir et même sans aucune salle pour se réunir. Le futur maire de Versailles dut prêter deux salles de l'hôtel du Garde-Meuble. Durant près de dix-huit mois, jusqu'en mai 1789, ce « Conseil municipal » est divisé et l'un des conflits porte sur la désignation d'un représentant de ce conseil ; ce n'est que le 28 mai 1789 que Marc-Antoine Thierry de Ville d'Avray devient le premier maire de Versailles nommé par ses pairs. Il ne reste que 67 jours dans cette fonction car il démissionne le 3 août 1789. Le « Conseil municipal » est dissout en attendant de nouvelles élections le 21 août 1789, mais Versailles restera sans maire jusqu'au 8 septembre 1790, date des premières élections municipales.



DATE	ORIGINE	PAGE
1786	Recensement de la population de Sucs - Actes Municipales	3



INTENDANT DU GARDE-MEUBLE

Intendant du Garde-Meuble de l'Hôtel de la Marine de 1784 à 1792, il y loge avec sa famille. Fraîchement anobli ayant fait rapidement fortune, son arrivisme attise la jalousie autour de lui, d'autant plus que sa gestion du Garde-Meuble est remise en question : le 17 juin 1791, l'Assemblée constituante décide de faire procéder à l'inventaire complet du Garde-Meuble. La fuite de la famille royale fait craindre qu'elle n'ait emporté son trésor avec elle ou qu'elle ait missionné des proches pour le récupérer afin de payer les armées contre-révolutionnaires. Le rapport d'inventaire ne révèle aucune disparition des bijoux de la Couronne, mais un manque de portions d'or. Le baron Thierry est soupçonné, à raison. Appelé à la barre de l'Assemblée Nationale, il lui est enjoint de se tenir « aux ordres des commissaires ». Désormais surveillé, lors des troubles du printemps 1792, il aménage un meuble dans ses appartements pour cacher neuf coffrets comprenant les trois quarts des bijoux (dans quel but ? Les protéger d'éventuels pillages ? Aider la contre-révolution ? Simple vénalité ?). Après la prise des Tuileries, des scellés sont posés sur les appartements pour éviter les vols.

Le baron Thierry est arrêté et emprisonné, son beau-frère Lemoine-Crécy qui a la charge de garde général de la Couronne, remet les coffrets aux autorités de la Commission des Monuments. Le procès-verbal de récolement mentionne qu'ils n'ont pas été ouverts, d'où la rumeur semble-t-il fondée qui veut que Thierry ait, sous le prétexte d'opérations de retaille ou de réparation, vendu en secret des diamants à des joailliers hollandais, par l'intermédiaire des banquiers Vandenwyver.

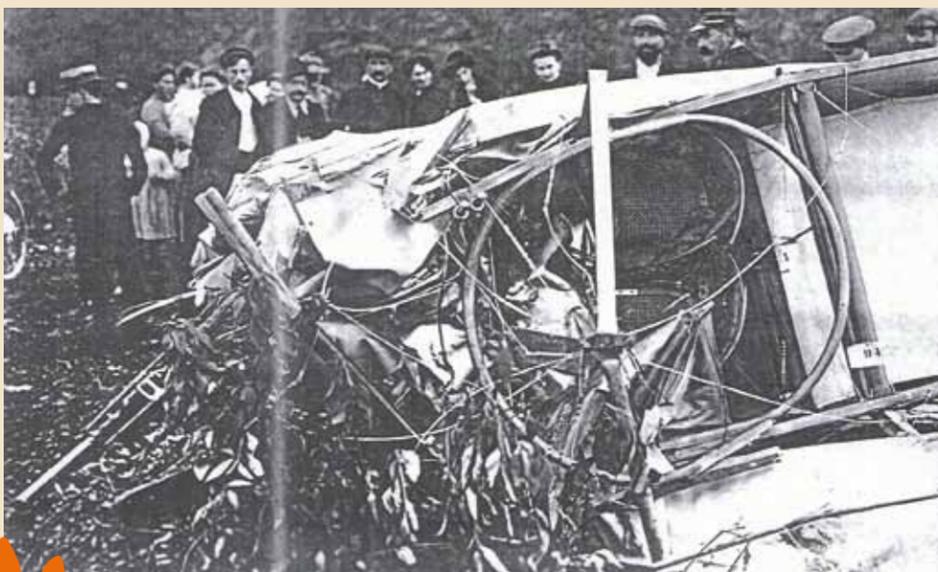
ALPHONSE BERTEAUX

Le 21 mai 1911, Maurice Berteaux, ministre de la guerre en exercice et sous divers gouvernements précédents, est fauché par un aéroplane au départ de la course Paris-Madrid, sur le terrain d'Issy-les-Moulineaux. Il meurt sur le coup et on l'enterre avec des funérailles nationales. Plusieurs communes lui dédient une rue, notamment Sucs.

Mais quel rapport privilégié rapprochait ce personnage de notre ville ?

Né en 1852 à Saint-Maur, Maurice Berteaux est le fils d'Alphonse Berteaux qui, l'année suivante, se rend acquéreur du château du Grand-Val et le conserve jusqu'à son décès en 1886. Alphonse Berteaux, né en 1818, devient maire de Sucs entre 1878 et 1881.

A son actif, la création du parc de l'actuel étang du Grand-Val et en qualité de maire de Sucs, des tractations avec l'autorité militaire pour la construction du fort. En homme éclairé, il équipe aussi la commune en réverbères ! Maurice Berteaux passe donc sa jeunesse à Sucs, en compagnie de ses deux jeunes sœurs. D'un naturel entreprenant, il est aussi particulièrement affable avec les habitants de notre ville, même ses adversaires politiques le qualifieront plus tard de « bon garçon ».



- 1 EN 1785, MADAME D'AINE, FEMME DU BARON D'HOLBACH À QUI LE GRAND-VAL APPARTENAIT EN PROPRE CÉDE LA PROPRIÉTÉ À THIERRY, PREMIER VALET DE CHAMBRE DU ROI LOUIS XVI POUR 100 000 LIVRES
- 2 AVION ÉCRASÉ, ACCIDENT MORTEL DE MAURICE BERTEAUX
- 3 PASSE-PORT D'ANGE FRANÇOIS DUBARRY

- 4 LES CHÂTEAUX - GRAND VAL RECENSEMENT DE LA POPULATION
- 5 LOUIS HACHETTE
- 6 MAURICE BERTEAUX SUR SON LIT DE MORT

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

Le grand château du Grand Val

Cette propriété appartient depuis 1888 à la famille Templier, alliée à la famille Hachette. Emile Templier est libraire-éditeur. Il a épousé Louise Agathe, la fille de Louis Christophe François Hachette, fondateur de la célèbre librairie.

Emile et Louise donnent le jour à quatre filles qui vont se marier et passer de longs mois à Sucy avec leurs enfants. Emile s'éteint au Grand Val le 2 juin 1891. Son épouse lui survivra jusqu'au 14 octobre 1911.

Les cartes (photos 1 & 2) présentent le château et la pièce d'eau au cœur de l'immense parc vers 1910, avant que la propriété ne soit reprise par les frères Bernheim de Paris en 1911 pour être lotie.

Quel sera alors le sort du château ? La guerre de 1914 résout provisoirement le problème en le faisant servir aux besoins de l'armée.



LA PRESENCE DES MILITAIRES

On sait par les délibérations communales qu'il existe en 1915 dans le château une « école d'instruction des chemins de fer à voie étroite de 0,60 m ». Les militaires occupent les châteaux et les parcs de Grand Val et de Petit Val. La carte (photo 3) illustre cette présence militaire au Grand Val ; la photo 4 présente une vue d'ensemble des militaires posant devant le château. Le quartier général de cette unité s'est installé dans le château jusqu'en 1917. Des cartes illustrent les activités de ces militaires en réunion de travail ou posant devant des locomotives.

On connaît leurs unités d'affectation par les courriers envoyés à leurs parents et amis, ainsi que les sections auxquelles ils sont rattachés. Ces soldats ont conscience de ne pas remplir des

missions dangereuses. Beaucoup se trouvent là pour remplir des missions d'instruction ou de garde des voies de communication. La position de Sucy sur la ligne de grande ceinture explique et justifie cette implantation permanente. Ils apprécient le séjour à Sucy.

UN ASILE CHAMPETRE

Le journal « L'illustration » du 29 juin 1918 nous apprend que le château, après avoir abrité des militaires, a été loué au Secours de guerre qui décide d'y hospitaliser les orphelins et les petits enfants venant de régions bombardées et trop faibles pour suivre leurs parents en exil.

Ainsi, deux cent cinquante à trois cents bambins, garçons et fillettes, ont été regroupés et soignés. (photo 6) Il est écrit que les soins dévoués du personnel d'encadrement et le bon air de la campagne avaient tôt fait de leur redonner la santé.

Le château est devenu une sorte de sanatorium. Monsieur Peltier, directeur, et Monsieur Lacôte, secrétaire général de l'oeuvre, ont rendu le château habitable, y faisant apporter des lits, des tables, des bancs et du linge qu'ils ont obtenus de leurs bienfaiteurs.

La ferme a été remise en état par un mutilé de guerre, les enfants s'occupent de la basse cour, des oies, des moutons et des cochons auxquels ils portent les restes de cuisine. Les plus grands font les foin dans les prairies du domaine (photo 5). Par la suite, on sait que certains trouvent un emploi dans les fermes alentour, d'autant plus facilement que beaucoup d'hommes sont portés disparus à la fin du conflit.

LA FIN DU CHATEAU

Le château et la ferme sont rachetés le 5 février 1924, par Edmond Auguste Romain, demeurant à La Varenne Saint-Maur. A cette époque, les constructions sont encore peu nombreuses dans le domaine récemment loti. De plus, pour les premières constructions, il s'agit souvent de maisons modestes de week-end.

Dans les années 1930 et même jusqu'à sa démolition, le château est habité. Il y a plusieurs logements, occupés notamment par le personnel d'une entreprise de maçonnerie de Sucy.

Le bâtiment a un gardien et son chien est de taille imposante selon des témoins. Les lieux sont encore préservés du vandalisme.

La carte (photo 7) date du début des années 1940. Elle présente le château dans la perspective du boulevard du château (devenu Pierre Raunet).

Un peu plus tard, laissé à l'abandon, le pillage du château peut se donner libre cours : portes et fenêtres arrachées, parquets brûlés, escaliers démolis ...

La mairie doit même prendre un arrêté de péril pour tenter de mettre un terme aux dégradations et éviter de possibles accidents.

En 1945, un entrepreneur local, Orfeo Cenci s'en rend acquéreur dans le cadre d'un marché de démolition. Jusqu'en 1948, le château délabré sert encore à héberger des réfugiés. Selon un autre entrepreneur contacté pour ce marché de démolition, le château dispose encore de mobilier type Henry II juste avant sa destruction.

LA MAISON VESTIGE DU CHATEAU

Au cours des années 1948-49, l'aile gauche et la partie centrale sont totalement démolies par O. Cenci, non sans difficulté car la construction est de qualité. Par contre, il se réserve un logement dans l'aile droite en l'abaissant d'un étage et en réalisant une nouvelle toiture. Des témoins n'ont pas apprécié le feu d'artifice tiré à la suite de cette destruction, on les comprend ...

L'aile droite miraculeusement préservée sera restaurée par les propriétaires successifs. C'est le seul vestige qui permette de se faire une idée de ce que pouvait être cette belle demeure du XVII^e siècle, qui eut le privilège d'accueillir d'Holbach, Grimm, Diderot et tant d'autres. On sait que Diderot a vécu au premier étage de l'aile droite.

Merci à Jean-Marc Stoeffler, le propriétaire actuel d'avoir réalisé le montage qui superpose les vues de sa maison et de l'ancien château.



5



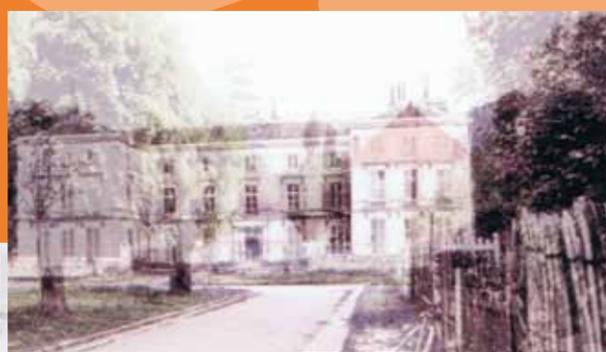
6



2



7



8



3



4



9

1 LE CHÂTEAU ET LA PIÈCE D'EAU

2 LES MILITAIRES AU CHÂTEAU DU GRAND VAL

3 LES MILITAIRES DEVANT DES LOCOMOTIVES POUR VOIE ÉTROITE.

4 L'ÉTAT MAJOR ET L'ÉCOLE D'INSTRUCTION DES CHEMINS DE FER À VOIE ÉTROITE

5 LA FENAISON DANS LES PRAIRIES DU DOMAINE

6 LA BECQUÉE- DISTRIBUTION DE TABLETTES DE CHOCOLAT AUX ENFANTS ORPHELINS OU NÉCESSITANT DES SOINS

7 LE CHÂTEAU DANS LES ANNÉES 1930

8 LE CHÂTEAU PEU AVANT LA DÉMOLITION DANS LES ANNÉES 1940

9 LE CHÂTEAU ET LA MAISON VESTIGE AUJOURD'HUI

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui



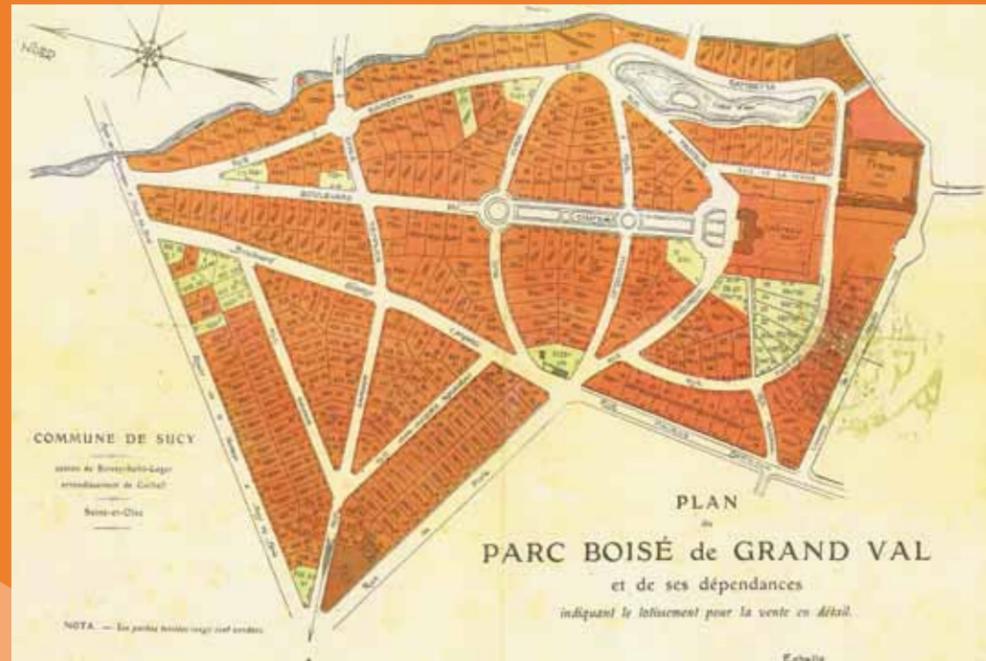
Lotissement du Grand Val

En 1911 les frères BERNHEIM, affairistes et lotisseurs, domiciliés à Paris achètent aux héritiers TEMPLIER le domaine du Grand Val, immense propriété comprenant le parc, le château et la ferme. Devenus propriétaires, ils lotissent le domaine en parcelles.

Les lotisseurs organisent une publicité parfois excessive, vantant les merveilles qui attendent les heureux acheteurs. Ils mettent en avant la proximité de la ville avec Paris, permettant au père de famille d'y travailler et de retrouver le soir sa famille à la campagne. Le chemin de fer de Vincennes rejoint Paris en 28 minutes et SUCY bénéficie de 60 trains par jour (si effectivement les trains semi-directs de La Varenne à La Bastille mettaient environ une demi-heure, les omnibus qui marquaient 12 arrêts mettaient largement trois quarts d'heure ! quant aux 60 trains quotidiens, on devait additionner les allers et les retours !)

On mentionne aussi le tramway, terminus Bonneuil à 2 kilomètres, à pied, du parc. L'accent est mis également sur le (bon air) bénéfique pour la santé des enfants. Enfin la proximité de la Marne permet la pêche et le canotage et le parc boisé et la forêt Notre-Dame offrent de superbes promenades.

La première tranche de lotissement, dans le bas du parc comprend 323 parcelles, entre la rue de Paris (actuelle rue Jean Moulin), la route de la Varenne à SUCY (rue du Général Leclerc), le Morbras et le chemin du Grand Val (rue du Grand-Val). Le lot le plus important englobant la ferme et ses dépendances mesure 7050 mètres carrés. Le château n'est pas vendu et n'étant plus habité commence à se détériorer. Les maisons sont habitées à l'année. Elles sont construites pour la plupart par des entrepreneurs locaux, CAMOT, BEMELMANS, COLIN et COLLIN, qui jouissaient d'un quasi monopole à SUCY. Leur style, très semblable de l'une à l'autre, offre un ensemble d'une grande homogénéité. Les riverains du boulevard du Château, devenu boulevard Pierre Raunet, font planter à leurs frais la double rangée d'arbres.



LA VIE EST CHÈRE A PARIS
Allez habiter le Grand-Val
SUCY
SEINE-ET-OISE

Demander tous les renseignements et les plans détaillés du lotissement à MM. BERNHEIM, 11, RUE DE L'ARCADE, A PARIS

SUCY est situé à 16 kilomètres de Paris. IL EST DERNIÈRE :

- 1- Par le chemin de fer de Vincennes (gare de la Bastille, station de SUCY-Bonneuil), sous-train direct. Trajet en 28 minutes - 60 trains par jour.
- 2- Par le tramway Vincennes-Bonneuil, station terminus à Bonneuil, à 2 kilomètres du parc, sous-train direct.

Adresse pour tous renseignements, à MM. BERNHEIM, 11, rue de l'Arcade, à Paris, et, sur place, au bureau de lotissement.



La mobilisation de 1914 entraîne la suspension des travaux qui reprennent en 1922. La seconde tranche de découpage, toujours assurée par E. GARCOT, comprend 434 parcelles étagées sur la pente du coteau depuis le Morbras jusqu'aux limites d'Ormesson et de Chennevières. Les voies nouvelles portent le nom de Lamartine, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Massenet. Encore une fois, les philosophes ayant fréquenté le château du Grand-Val n'ont pas été choisis. Cette fois tout le parc sera loti !

GRAND VAL

LES PAYSANS

EAU & GAZ

Les acquéreurs s'ont mis à payer pour ces installations.

1- Le lot de terrain est vendu par un seul et même propriétaire, le lotisseur, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement.

2- Le parc du château de Grand Val est vendu par de multiples lots, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement.

3- Les parcelles sont vendues à pied et par lots, dans le lotissement.

4- On trouve à SUCY tout ce qu'il faut pour une installation complète, eau, gaz, électricité, chauffage, etc.

5- Les lots de terrain sont vendus par un seul et même propriétaire, le lotisseur, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement.

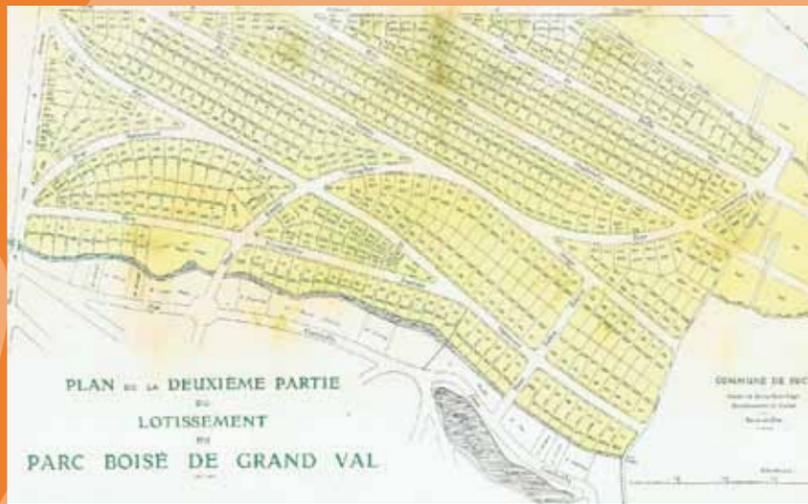
6- On trouve à SUCY tout ce qu'il faut pour une installation complète, eau, gaz, électricité, chauffage, etc.

7- Les lots de terrain sont vendus par un seul et même propriétaire, le lotisseur, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement.

8- On trouve à SUCY tout ce qu'il faut pour une installation complète, eau, gaz, électricité, chauffage, etc.

9- Les lots de terrain sont vendus par un seul et même propriétaire, le lotisseur, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement, il n'y a pas de sous-lotissement.

10- On trouve à SUCY tout ce qu'il faut pour une installation complète, eau, gaz, électricité, chauffage, etc.



LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

MANITOT

Dans les années 1920, les habitants du nouveau quartier du Grand Val se sentent excentrés vis-à-vis du « vieux Sucs » que sont le centre et les alentours de la gare.

Après 1930, ils bénéficient d'une école -le groupe scolaire Jean Jacques Rousseau (1934), d'un lieu de culte -la chapelle Sainte Jeanne de Chantal (1931-1932), son clocher (1935), et de leurs propres commerces avec le groupement commercial de Manitôt (1930) et plus tard, la cour de la Ferme (1960).

MANITOT AVANT 1930

En regardant cette photo des années 1910 (photo 1), il est difficile d'imaginer le carrefour Manitôt, qui se situe maintenant à l'emplacement de la grille d'entrée du château du Grand Val.

Le parc clos de murs rejoignait celui du château Lambert, formant avec lui une immense futaie.

Les cartes (photos 2 & 3) présentent pour l'une la grille du château et la maison du gardien, pour l'autre, la vue de cette entrée que l'on avait à mi-côte de l'avenue de Paris (devenue avenue Jean Moulin) pratiquement à la hauteur de l'ex-gendarmerie. A noter que la gendarmerie ne date que de 1928.



LES PREMIERS COMMERCES

Dès 1930, des commerces se sont rapidement implantés autour de la place et en contrebas de celle-ci. On trouvait les commerces traditionnels d'alimentation, un café, un bazar. La carte (photo 4) présente le quartier Manitôt à la fin des années 1930.

Le café porte l'inscription « annexe du célèbre camp de boxe de Manitôt », le nom du quartier serait donc lié au lieu-dit « Manitôt » près de Giverny (photo 5).

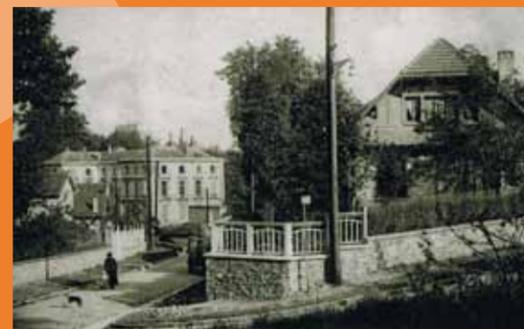
Ce lieu-dit comporte quelques habitations, dont une ferme, que son propriétaire, Lucien Antoine Boyer, a aménagée dès 1911 en centre d'entraînement pour boxeurs. Ce centre a connu une grande renommée puisqu'il a hébergé dès son ouverture le célèbre boxeur Georges Carpentier, premier français médaillé mondial de boxe anglaise en catégorie mi-lourds le 12 octobre 1920.

La photo 6 présente Georges Carpentier et son équipe (manager et sparing partners) en 1914 à Manitôt.

Ce centre d'entraînement, fermé pendant la première guerre, s'est illustré jusqu'en 1940 en recevant les plus grands boxeurs français et étrangers et des personnalités telles que Maurice Chevalier et Mistinguet.

Les anciens du Grand Val n'ont pas connaissance d'une salle de boxe à l'étage du café, ni d'un ring qui aurait pu être installé en plein air sur le terrain nu en vis-à-vis du café

De Manitôt, on avait alors une belle vue sur le château du Grand Val. (photo 7)



MANITOT ANNEES 1950

La vue aérienne de l'ensemble du quartier Manitôt (photo 8) date du début des années 1950. Elle est très intéressante, car on peut y faire plusieurs observations : le château du Grand Val n'existe plus, il ne reste que la maison vestige, le parc du château Lambert est encore intact. Le projet de construction des six cent quatre vingt logements de la Cité Verte ne prendra corps qu'en 1954-55, sous la municipalité du maire Albert Pleuvry. Ce parc de 20 hectares était alors le seul domaine préservé de Sucs.

MANITOT ANNEES 1960

Plus près de nous, beaucoup se souviennent de la borne Michelin qui indiquait « Paris 16 km » et l'imposant transformateur, (photo 9). Les commerces avaient peu changé d'aspect. Le bazar où l'on trouvait de tout était précieux pour le quartier. Ce commerce initialement à gauche en montant la rue avait traversé celle-ci pour être installé en angle, sur une plus grande surface, comme beaucoup l'ont connu. A présent, il s'agit d'un restaurant turc.

On ne peut évoquer Manitôt à cette période sans parler du gros chêne, plusieurs fois centenaire, situé à l'angle des rues Michelet et Chevreul et qui était devenu un symbole pour le quartier (photo 10). Il fut abattu en janvier 1964, ce qui suscita la tristesse et l'indignation des habitants du quartier. On peut penser que de nos jours un tel arbre aurait été protégé.

MANITOT MAINTENANT

Le quartier n'a pas changé fondamentalement depuis cinquante ans.

Comme il est dit dans la brochure des commerçants et artisans de Sucs (FEDACS) d'octobre 2012, le quartier Manitôt est une halte utile et agréable à Sucs pour faire des emplettes. On trouve son bonheur à Manitôt avec trente-cinq commerces. Une brocante annuelle anime le quartier au printemps

- 1 LA GRILLE DU CHÂTEAU DU GRAND VAL (CARREFOUR MANITÔT ACTUEL)
- 2 LA GRILLE ET LE PAVILLON DU GARDIEN – CHÂTEAU DU GRAND VAL ;(CARREFOUR MANITÔT ACTUEL)
- 3 L'ALLÉE DU GRAND VAL (AVENUE JEAN MOULIN ACTUELLE)
- 4 CARREFOUR MANITÔT

- 5 HAMEAU DE MANITÔT PROCHE DE GIVERNY(3KM)
- 6 GEORGES CARPENTIER (3ÈME EN PARTANT DE LA DROITE) À MANITÔT EN 1914 AVEC SON MANAGER (DESCAMP) À DROITE ET SES SPARING PARTNERS (THYCKE, DEMLEN,LEDOUX ET LOESCH)
- 7 LE CHÂTEAU DU GRAND VAL VU DE MANITÔT

- 8 VUE AÉRIENNE DU GRAND VAL
- 9 LE CARREFOUR MANITÔT VERS 1960
- 10 LE GROS CHÊNE PRÈS DE MANITÔT

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

La ferme du Grand Val au XXe siècle

Du château du Grand Val construit vers 1570 pour Monsieur Vernet et Mademoiselle de Massparrault, seigneurs de Sucy, ne subsiste aujourd'hui que cette ferme, restaurée en 1982 pour abriter le Centre Culturel.

Les fermes étaient nombreuses à Sucy, la dernière à cesser son activité en décembre 2002 est celle d'Arsène Coat. Elle était située à l'angle de la rue de Boissy et de la place de l'Eglise.

AU DEBUT DU SIECLE

La Ferme du Grand Val est « la ferme » par excellence, celle que les Sucyens ont toujours regardée avec les yeux du cœur. De toutes les fermes de l'ancien village, celle-ci était la plus belle. Les écuries, les étables, les hangars en constituaient l'essentiel.

Le lavoir se trouvait en contrebas à côté d'autres communs qui ont été sauvés. Des deux entrées charretières d'origine, situées en face l'une de l'autre, seule subsiste la principale qui ouvrait sur le chemin de Touillon (photos 1 et 2). Le pavillon qui la surmonte est caractéristique des grandes fermes de la Brie.



1



2

LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

Quelque peu délabré, le château a servi au début de la guerre de quartier général aux unités des voies étroites de 0,6 m. Des photos illustrent la présence de militaires dans la ferme. (photos 3) On note l'existence d'un puits qui a disparu et la présence de hangars qui ont été utilisés plus tard pour abriter un petit marché.

Ensuite, le château a été loué au Secours de Guerre qui décide d'hospitaliser des orphelins de guerre et de jeunes enfants jugés trop faibles pour suivre leurs parents en exil. Le journal « L'illustration » du 29 juin 1918 évoque cet asile champêtre d'enfants réfugiés qui reçoivent des soins pour se rétablir. Les plus grands sont scolarisés dans les écoles communales de Sucy et de Bonneuil.

3



La population croît rapidement et un centre commercial se développe dans l'ancienne ferme pour répondre aux besoins des habitants du quartier. L'épicerie Rabelle innove en proposant le premier libre service de Sucy.

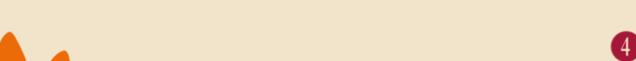
Les anciens se souviennent d'une recette auxiliaire de la poste située dans la cour et tenue par Madame Dijol. Cette cour est un centre de vie très animé.

On peut encore citer les parents de Maurice Sandeyron, le boxeur, qui ont un atelier de rechapage de pneus.

Une petite usine est attenante à la ferme (photo 4). Les anciens la connaissent sous l'appellation M R (Matériel Renox). On y construisait des trémies, concasseurs et divers ensembles métalliques.

Un grand local en briques rouges a été construit pour en faire une salle de cinéma. Le local terminé, le projet reste sans suite.

Fin 1944, le propriétaire de l'usine M R achète des lots de tous types de matériel à l'armée américaine, y compris des enveloppes de cercueils qui deviennent des meubles.

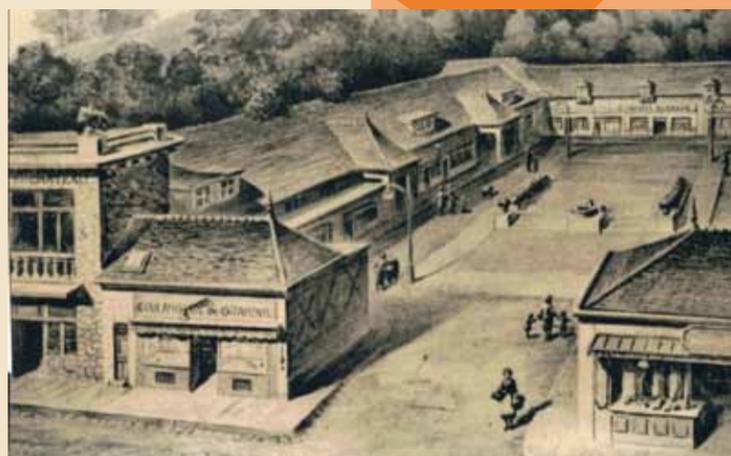


4

LE CENTRE COMMERCIAL

Le château et la ferme ont appartenu avant 1924 conjointement aux familles Meunier, Labouret, Guichard et Himely. Au moment du deuxième lotissement, Edmond Auguste Romain fait l'acquisition de ces biens le 5 février 1924, avant son mariage avec Suzanne Emilienne Beauvisage.

Avec la parcellisation très importante du domaine du Grand Val, et grâce à une publicité bien faite, qui vante le bon air de Sucy, son côté champêtre et ses communications aisées avec la capitale, les lots proposés vont vite trouver preneurs.



L'USURE DU TEMPS – LA RENOVATION

Au fil du temps, par manque d'entretien, les bâtiments se dégradent.

En 1969, la municipalité avait suscité la fondation d'un conservatoire et d'un centre culturel. En 1972, le conservatoire est logé dans les locaux municipaux des HLM de la rue de la Procession, et en 1980, il a la chance d'emménager dans le château de Montaleau, libéré de la mairie transférée au château de Haute Maison.

Le centre culturel de l'époque est, par contre, logé à l'étroit dans la salle des fêtes. On pense alors à la cour de la ferme.

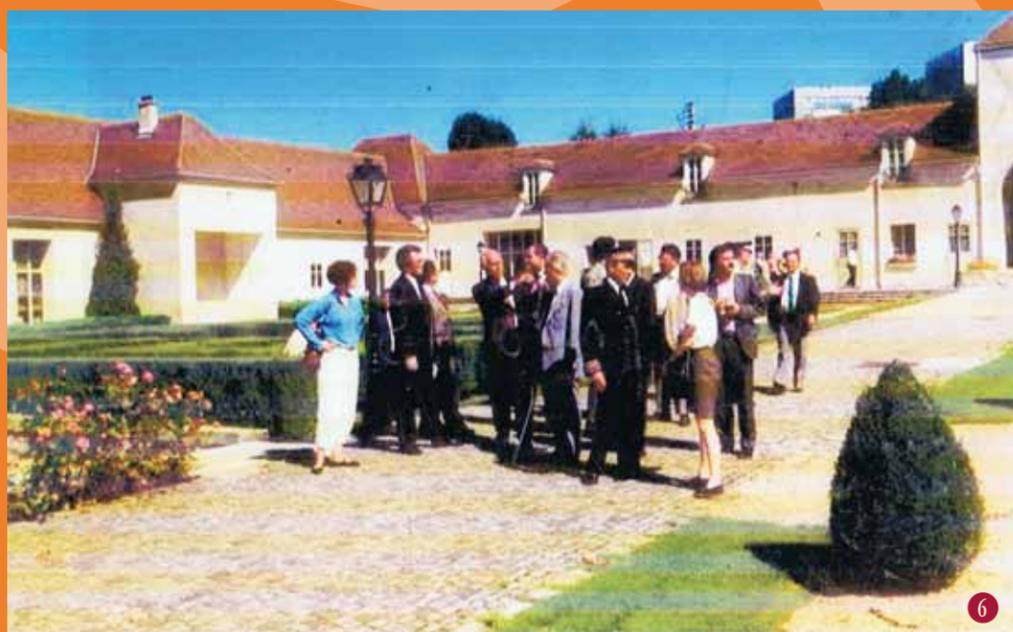
En 1974, la municipalité présente un projet inopportuniste, préparé par le cabinet SEMIVAM de Paris, qui consiste à raser la ferme pour construire un petit centre culturel auprès de trois nouveaux immeubles comptant 125 appartements. Une nouvelle voie devait traverser la ferme de part en part, pour raccorder la Fosse Rouge à la rue Gambetta.

Grâce notamment à l'action des habitants du quartier, bien relayée par l'UPASS (Union Pour l'Aménagement du Site de Sucy), le projet est abandonné en 1976.

L'élément déterminant a été la clause du cahier des charges du premier lotissement de 1914, encore valable à l'époque, qui interdit d'édifier au Grand Val d'autres constructions que des maisons de campagne ou des habitations bourgeoises.



5



6

LE CENTRE CULTUREL

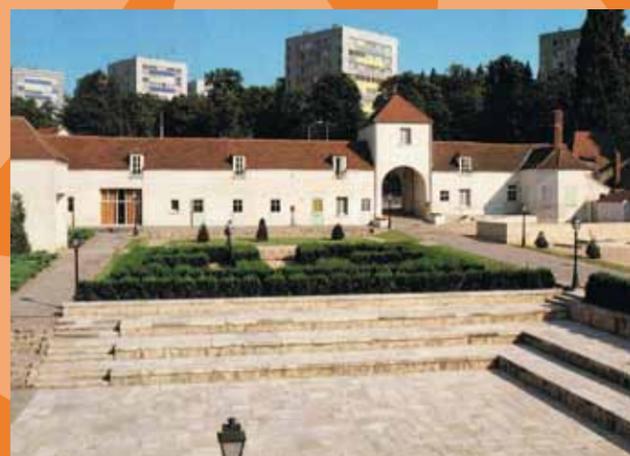
Le maire de Sucy, après bien des efforts, réussit l'opération miracle de décrocher une subvention de l'Etat, très importante, qui devait couvrir une grande partie des frais occasionnés par la rénovation de la ferme. L'aide financière est venue du Ministère de la Culture et du Fonds d'Aménagement Urbain. La condition d'allocation présentée est que la ferme devienne un centre d'animation sociale et culturelle. La ferme est sauvée.

Le programme des aménagements intérieurs et extérieurs, ainsi que les données architecturales figurent dans un document du 11 novembre 1977, l'arrêté du permis de construire date du 12 mai 1978, la ferme représente 3838 m² et les locaux 1.150 m². Le projet est adopté en conseil municipal le 2 juin 1978,

L'architecte des travaux, Monsieur Jambry, est un homme de goût et de très haute technicité. Il s'efforce de reconstituer la ferme dans son état primitif.

Les travaux débutent en 1979. La dernière aile est achetée par la ville en 1988-89. Elle est destinée à accueillir les bureaux administratifs du centre culturel. Celui-ci prend possession des lieux en septembre 1981. Outre une salle de spectacle de cent places, le centre abrite de nombreux ateliers : musique, peinture, photos, arts manuels, chant, salles de cours. Il est inauguré par Pierre Joxe, ministre de l'intérieur en 1984. (photos 6).

L'équipe du centre culturel comprend aujourd'hui dix permanents sous la direction d'Amélie Penaud et une vingtaine d'amateurs.



7

1 FERME DU GRAND VAL- ENTRÉE CHEMIN DE TOUILLON

2 FERME DU GRAND VAL

3 MILITAIRES DANS LA COUR DE LA FERME DU GRAND VAL

4 L'USINE DU GRAND VAL EN 1974

5 VUE DU CENTRE COMMERCIAL DU GRAND VAL AVANT EXPROPRIATION DES RÉSIDENTS ET RÉNOVATION

6 INAUGURATION DU CENTRE CULTUREL

7 LE CENTRE CULTUREL DU GRAND VAL

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

Les fêtes du Grand Val La commune libre du Grand Val

LA COMMUNE LIBRE DU GRAND VAL

A l'origine, une « association pour la défense des intérêts généraux du Grand Val » est créée par Monsieur Lucien. Puis des esprits plus ludiques pensent à animer le quartier en créant un « comité des fêtes du Grand Val ». Ainsi, en 1925, le conseil municipal vote une subvention de 500 francs pour l'organisation de réjouissances entre le 30 mai et le 10 juin.

Très vite les habitants en viennent à instituer la « Commune Libre du Grand Val et des Noyers ». Une remarquable photo de groupe (photo 1) réalisée vers 1935, présente un rassemblement des membres de la commune libre place de la gare. On note la présence du garde-champêtre (qui est maçon de son métier), de militaires, de notables en habits et « hauts de forme » et de nombreux enfants costumés.

L'emblème de la commune libre est un petit canard, comme ceux qui nagent sur la pièce d'eau, et la devise en est « faire le bien en s'amusant » ; les couleurs officielles sont le vert et le jaune. Une médaille est frappée pour « les membres méritants », (photo 5) des cartes d'adhésion et des papiers à en-tête sont imprimés pour les besoins administratifs. (photos 2,3 et 4)

A partir de 1930, la commune libre obtient d'établir un jeu de boules lyonnaises boulevard du château (devenu Pierre Raunet) et surtout l'autorisation d'organiser au printemps des festivités annuelles qui vont durer quinze jours, et se terminer toujours le lundi de Pentecôte.

Les fêtes commencent avec la retraite aux flambeaux en présence de la musique municipale et du corps des sapeurs pompiers. Le parcours se limite au quartier.

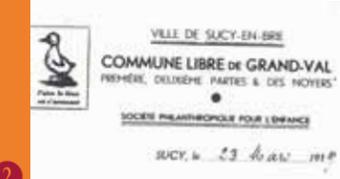
La mairie fournit drapeaux, oriflammes, mâts, écussons et l'aide de deux cantonniers.

En 1935, la retraite aux flambeaux part exceptionnellement de la gare, la cérémonie étant rehaussée cette année-là par la participation des « Reines de Paris ».

Les fêtes se terminent par un feu d'artifice sur la pièce d'eau. Pour le final, une barque remorque une nacelle ornée d'un canard qui sert de base de lancement pour des feux de bengale.



1



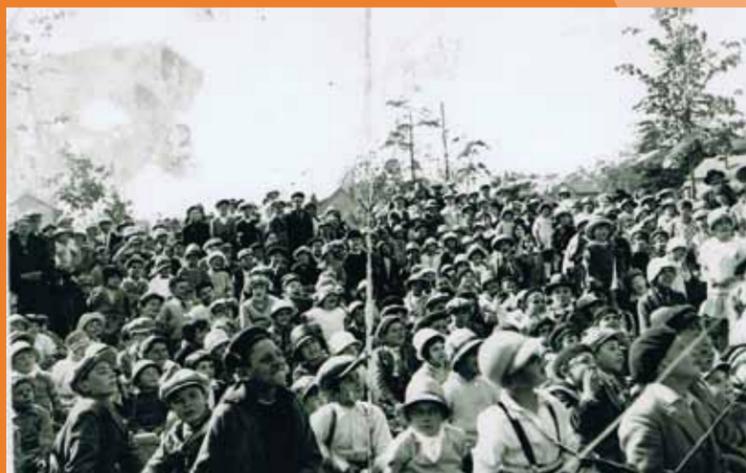
2



3



4



6



5

Les anciens se souviennent très bien de la fête foraine installée face au château, le long de l'avenue. Il y avait plusieurs manèges dont un tape-cul (manège tournant très vite portant des sièges tenus par de longues chaînes), des balançoires, des stands de forains dont un avec des billards japonais, des commerces de nougats et confiseries diverses.

On installe aussi un spectacle de marionnettes (photo 6) qui assure un grand succès comme en témoigne une prise de vue de l'assistance (photo 7).



7

Une grande tente est également mise en place avec un plancher pour accueillir le bal qui fonctionnera pendant les 2 semaines de festivités. On utilise entre autres des banjos de la fabrique J.Metzger située 9 bd. du château.

Ces fêtes dédiées aux enfants sont l'objet de concours costumés. (photos 8) Les porteurs de costumes sont tous récompensés. Les costumes devaient être impérativement aux couleurs jaune et vert de la commune libre.

Des courses en sac pour les enfants (et les adultes) étaient aussi un grand classique à l'époque.

Certaines années, le cortège de fête intéresse d'autres quartier, comme la gare. (photos 9 et 10).

En dehors de ces fêtes, les anciens se souviennent également de l'installation annuelle d'une grande tente, face au château, qui abritait des représentations théâtrales de qualité.

Après la seconde guerre, la commune libre du Grand Val continue à organiser des festivités, mais celles-ci disparaissent au début des années 1950.

A noter qu'une tentative de création de commune libre au Plateau vers 1935, imitant le Grand Val, fut sans lendemain.



8



9



10

1 LA COMMUNE LIBRE DU GRAND VAL, PLACE DE LA GARE

2 MÉDAILLE DE LA COMMUNE LIBRE DU GRAND VAL

3 EN-TÊTE DE COURRIER DE LA COMMUNE LIBRE DU GRAND VAL

4 5 CARTE DE MEMBRE DE LA COMMUNE LIBRE DU GRAND VAL

6 FÊTES DU GRAND VAL- SPECTACLE DE MARIONNETTES DEVANT LE CHÂTEAU

7 LE PUBLIC D'UN SPECTACLE DE MARIONNETTES

8 10 FÊTES DU GRAND VAL- ENFANTS COSTUMÉS

9 FÊTES DU GRAND VAL- DÉFILÉ DANS LES RUES DE SUCY

LE GRAND-VAL :

du château au quartier d'aujourd'hui

Quelques personnages remarquables du Grand Val

Si l'on fait abstraction des propriétaires successifs du château du Grand Val et de ses visiteurs célèbres, ce quartier de Sucy a abrité des personnages qui ont eu une notoriété certaine. Nous en avons retenu quatre, à savoir

- **THEOPHILE SOMME** (1871 – 1952) *sculpteur*. Classé hors concours au Salon des Artistes Français en 1925. Son atelier était situé au 32 bis rue Gambetta.
- **MAURICE SANDEYRON** (1921 – 1999) *boxeur*. Champion d'Europe en 1947 Il demeurait dans un logement de la Ferme du Grand Val qui jouxtait l'actuelle porte charretière.
- **ALFONSO ZAVATTA** connu sous le nom d'ACHILLE ZAVATTA (1915 – 1993) *homme de cirque*. Multi-talents ; il était domicilié au 12 rue Gambetta.
- **ALFRED GIBERT** (1945) – *jockey*. « Cravache d'or » en plat en 1978. Il demeurait boulevard du château (devenu Pierre.Raunet)

THEOPHILE FRANCOIS SOMME

Famille

Théophile François SOMME se disait artiste statuaire. Il est né à Nancy le 9 septembre 1871. Il a habité à Sucy à partir de 1911.

Trois mariages : il fut deux fois veuf.

- Emilie, Marthe, Eugénie RANTZ dont il eut un fils, fut sa première épouse,
- Marie-Louise, Elizabeth DANSLER institutrice originaire de Steige (Bas-Rhin) dont il eut trois fils, fut la seconde en septembre 1912, le mariage eut lieu à Sucy,

- Marie Louise EVEN fut la troisième.

Décédé le 4 août 1952, il est inhumé dans le cimetière de Sucy. Sa tombe est ornée d'une statue représentant une jeune femme en prière.

Formation et distinctions

Il s'est formé lui-même, disciple d'aucune Ecole, élève d'aucun Maître, ses mérites n'en sont que plus réels. Il débute au Salon des Artistes Français en 1893. Ensuite, fait très rare dans les annales de l'art, il est récompensé chaque année à ce salon avant d'être déclaré hors concours :

- Médaille de bronze en 1923, Médaille d'argent en 1924,
- Médaille d'or en 1925, puis hors concours.

Son œuvre médaillée d'or « Tutti quanti » a été acquise par le département de la Seine. Prix de l'Yser en 1929, son œuvre « Souvenez vous » appartient au musée de Nancy. Il est fait officier de l'Instruction Publique en 1910.

Œuvres connues

Une partie de ses œuvres, non quantifiée, est dispersée en Europe, Amériques du Nord et du Sud.

Certaines œuvres sont connues, telles la Liseuse, le Dénicheur d'aigle, Jeune femme phénicienn, la Joueuse de harpe, Sarah Bernard, une Jeune Femme, le Vigneron, la Danseuse au repos.

Les matériaux utilisés sont très variés : bronze, grès, terre cuite, céramique, ivoire, marbre de Carrare, or (dorure) etc.

Plus près de nous, on peut citer :

- le monument aux morts de Sucy présenté en 1921 au Salon des Artistes Français, érigé place de l'Eglise et inauguré le 28 mai 1922,

- les deux monuments aux morts de Boissy qui commémorent chacun une des deux guerres mondiales. Ils sont érigés tous deux square du Maréchal Berthier. (photo 1)

Pour ces œuvres, l'artiste a pris pour modèle sa belle sœur, Emilie Vibert, née Dansler.

Dans les années 30, il réalise :

- la Vierge de Lourdes de l'église Saint-Martin,
- le Christ en majesté sur le fronton de l'église Sainte-Jeanne (photo 2)

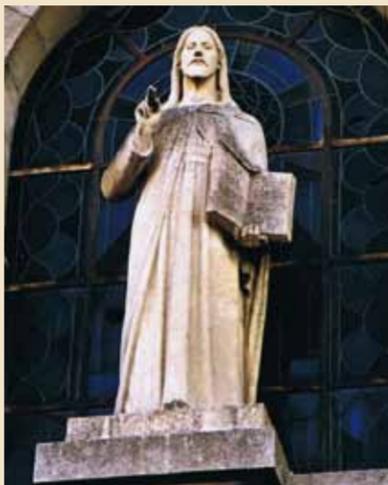
Vie sucyenne

- 1920 : le conseil municipal accepte la proposition de T. Somme de donner des cours gratuits de dessin d'ornement et de moulage dans le but d'aider des jeunes gens qui n'ont ni la possibilité ni les moyens de suivre des cours à Paris. Mise à disposition d'une classe à l'école des garçons.

- 1922 : l'artiste assure gratuitement des cours de dessin bi-hebdomadaires suivis par de nombreux élèves. Il reçoit une subvention de 150 francs de la commune en remboursement de ses frais (achat de matériels, rétribution des modèles).

- 1925 : il donne des leçons particulières de dessin, moulage céramique, etc, pour préparer aux écoles supérieures. Pendant trente ans, il professe le dessin et le moulage dans l'association polytechnique.

- les enfants du voisinage étaient les bienvenus dans le jardin et l'atelier du sculpteur. Un témoin dit avoir pêché des grenouilles dans les mares du jardin, en ajoutant qu'il aimait surtout aller dans l'atelier pour y voir de belles dames statufiées présentées en tenue légère.



2

MAURICE SANDEYRON

Maurice Sandeyron est né le 24 avril 1921. Il a laissé de nombreux souvenirs à Sucy, mais sa biographie n'a fait, à notre connaissance, l'objet d'aucun écrit. Il habitait avec ses parents le logement qui jouxtait la porte charretière de la Ferme du Grand Val, sa sœur et son beau-frère qui travaillaient dans l'usine Saint-Gobain habitaient le pavillon au-dessus de la porte. Selon un témoin, ils se plaignaient du froid l'hiver.

Il demeura à Sucy jusqu'à son décès le 15 février 1999. Les anciens se souviennent qu'il avait un café à la Varenne, rue du Bac, près du marché. De Sucy, il s'y rendait parfois en petites foulées pour conserver la forme. Avant d'être professeur de gymnastique au lycée Adolphe Chérioux de Vitry-sur-Seine, vers 1953, il avait été champion de boxe de niveau international, dans les catégories plume, puis coq (photos 3).

Carrière

Il était de petite taille (1,55 m) et pesait moins de 50 kg. Il a été amené à la boxe par un certain Fred Seen, qui était un boxeur poids lourd (plus de 80 kg). Celui-ci l'accompagnait souvent et les deux hommes côte à côte, cela accentuait l'impression de faiblesse et de fragilité de M. Sandeyron. Lorsqu'on le croisait à ses débuts, personne ne pouvait imaginer qu'il serait le deuxième boxeur français à brigrer un titre mondial, après George Carpentier.

Son palmarès est le suivant :

Champion de France en 1945 (vs Robert Crochard) ; Champion de France en 1946 (vs Etienne Ferraro) ; Champion d'Europe en 1947 (vs Johnny Summers)

En tout, soixante-treize combats au cours de sa carrière, quarante-quatre victoires (dont sept par KO), vingt défaites (dont sept par KO) et neuf combats nuls. En janvier 1953, il perd son titre devant Robert Cohen et échoue onze mois après lors de la revanche. Il abandonne la boxe pour le professorat d'éducation physique. Il devient néanmoins entraîneur de l'équipe de France amateur de boxe. Ses élèves apprécient ses conseils, notamment dans l'art de l'esquive.

Personnalité

Cet homme avait la réputation d'un boxeur sérieux, appliqué, travailleur, développant des techniques de défense et d'esquive, mais c'était aussi un formidable puncheur. Plus tard, on sait qu'il fut très apprécié comme professeur de gymnastique par ses élèves du lycée Chérioux, Voici ce que l'un d'eux a écrit : « Maurice Sandeyron, comment dire ?... un mec bien ? J'aimais beaucoup cet homme. J'ai eu la chance de le côtoyer hors les murs du lycée le jeudi après midi (il était notre entraîneur de hand). C'était un éducateur hors pair et je peux dire que certaines de mes valeurs, c'est de lui que je les tiens. » Pour la petite histoire, un témoin se souvient avoir assisté, à la fin des années cinquante, à des rencontres de boxe, y compris féminines, dans un ring installé au milieu de la cour de la Ferme. Pour le spectacle, on apportait sa chaise. A la fin des combats, M. Sandeyron est monté sur le ring pour distiller des conseils aux boxeurs amateurs, ceux-ci étant impressionnés et flattés de sa présence.

ACHILLE ZAVATTA

Famille

Alfonso Zavatta, connu sous le nom d'Achille Zavatta, est né à la Goulette, Tunisie, le 6 mai 1915. Son père, Federico Zavatta est issu d'une famille de forains italiens, et sa mère Emma Tholomet est une artiste de variétés dans le cirque.

Achille est un clown multi-talents. Il pratique l'acrobatie, le trapèze, les exercices équestres, le domptage et la musique. Pour plusieurs générations, il est l'un des clowns les plus célèbres, au même titre que Grock ou Popov. La photo 4 le présente avec son maquillage traditionnel.

Trois mariages, cinq enfants.

En premières noces, il épouse Julia Moore en 1934, avec laquelle il a trois enfants : Lydia (1938), William (1940) et Willie (1943), c'est l'épisode sucyien. Les habitants du Grand Val connaissent bien ces enfants d'Achille, ainsi que Warren, le fils de Willie. Lydia et Willie habitent encore le Grand Val. En secondes noces, il épouse Monique Revenas en 1957. Un fils Eric est né en 1969. En troisièmes noces, il épouse Annick Tretont en 1974. Un fils Franck est né en 1975. Sur le tard, ne pouvant plus supporter la maladie, et après des revers financiers qui l'ont poussé à vendre ses convois de cirque, il met fin à ses jours à Ouzouer-des-Champs, près de Montargis, en 1993. Il repose au cimetière du Père Lachaise. Merci Achille, bravo l'Artiste.

AUTRES GENS DU CIRQUE

Si le Grand Val peut s'honorer de la présence passée d'un grand du cirque et de sa talentueuse descendance, cela tient à la présence préalable près de la pièce d'eau de deux autres familles du cirque, à savoir :

- Les regrettés Léon Figuiet et son épouse Mariette (née Gazanson). Léon tenait un cirque de son père Jules. En 1959, il assurait la logistique du théâtre des « Tréteaux de France » qui débutaient avec Jean Danet.

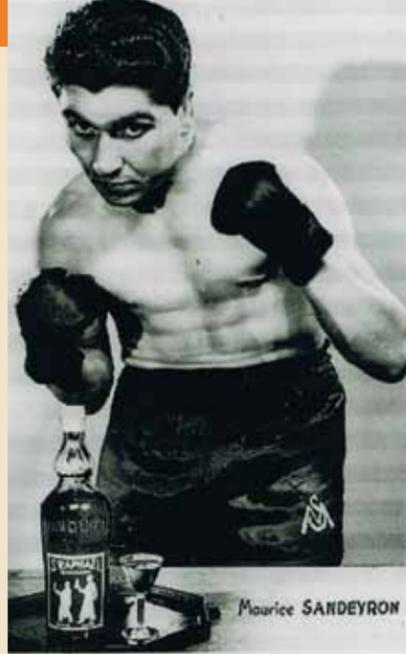
- Maurice Gazanson et son épouse Marie-Paule (née Bourdè), fidèles à leur caravane garée dans le jardin familial. Maurice est le cadet d'une fratrie de dix enfants. Les parents tenaient un cirque qui tournait dans les cinq départements normands avant 1944. On aurait pu citer aussi Gilbert Edelstein, grand patron actuel du cirque Pinder Jean Richard, qui habite Sucy, mais qu'il ne nous en veuille pas, il ne réside pas au Grand Val.

ALFRED GIBERT

Alfred Gibert fait partie des grands jockeys français des courses de plat dans les années 1970-1980, juste derrière les plus grands : Yves Saint Martin, Frédéric Head et Cash Asmussen. La renommée de ces jockeys a fait le tour du monde. Il est né le 12 juin 1945 à Cairon, petite ville du Calvados. Enfant, il demeurait boulevard du Château et a fait ses études primaires à l'école Jean-Jacques Rousseau. Surnommé « Fredo » par ses copains et amis, il est de petite taille et décide dès le primaire qu'il sera jockey. Les anciens se souviennent bien de lui et de sa gentillesse. Sa maman était vendeuse à Prisunic (devenu Monoprix). Les succès d'Alfred venant rapidement, la famille quitte Sucy pour se rapprocher des champs de course de plat ; la dernière adresse connue en France en 2005 étant La Morlaye, petite ville située près de Chantilly. A présent, il vit en famille, une partie du temps aux Etats-Unis.

Son palmarès est des plus élogieux, le sommet étant la cravache d'or remportée en 1978 avec cette année-là cent seize victoires à son actif.

La Direction des archives des courses hippiques de plat a bien voulu communiquer un extrait des principaux « gagnants » d'Alfred Gibert lors de sa carrière de jockey, l'intéressé comptant plusieurs centaines de victoires en France et à l'étranger



3



4



5

1 MONUMENT AUX MORTS DE BOISSY. A GAUCHE, T.SOMME, SON ÉPOUSE MARIE LOUISE ET SON FILS AÎNÉ ROGER

2 CHRIST EN MAJESTÉ DE L'ÉGLISE STE JEANNE DE CHANTAL

3 MAURICE SANDEYRON

4 ACHILLE ZAVATTA ET SON MASQUE DE CLOWN

5 ALFRED GIBERT